

ARISTOTE

PHYSIQUE IV, 1-5

TRADUCTION ET COMMENTAIRE

Thèse complémentaire pour le Doctorat

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Henri CARTERON

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ
(Pierre-Rouge)

—
1923

ARISTOTE
PHYSIQUE IV, 1-5

TRADUCTION ET COMMENTAIRE



ARISTOTE

PHYSIQUE IV, 1-5

TRADUCTION
ET COMMENTAIRE

Thèse complémentaire pour le Doctorat

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Henri CARTERON

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ
(Pierre-Rouge)

—
1923

Ce travail peut être considéré comme un spécimen d'une édition de la Physique d'Aristote que nous nous proposons de publier. Toutefois, les difficultés de texte étant ici relativement peu nombreuses et peu considérables, nous avons cru pouvoir réduire la partie critique à un strict minimum que nous avons placé dans le Commentaire, en l'en séparant par des crochets. Nous avons également restreint autant que possible la partie historique du Commentaire, tant pour les allusions d'Aristote aux philosophies antérieures que pour les développements postérieurs des doctrines du lieu et de l'espace.

Nous suivons, en général, le texte de Bekker (ed. maj). Les Commentateurs grecs sont cités d'après l'édition de Berlin, Saint-Thomas, d'après celle de Rome (1884).

ARISTOTE

PHYSIQUE IV, 1-5.

TRADUCTION

CHAPITRE PREMIER

208 *a* 27-29 : Aperçu général sur la question. 208 *a* 29-32 : Son importance.
208 *a* 32-*b* 1 : Difficultés sur l'essence. 208 *b* 1-209 *a* 2 : Preuves de l'existence
du lieu, tirées de l'opinion commune. 209 *a* 2-fin : Reprise des difficultés sur
l'essence, qui retombent sur l'existence.

²⁷ Quand il en vient à l'étude du lieu, le physicien doit, tout comme au sujet de l'infini, rechercher s'il existe ou non, et à quel titre, et ce qu'il est. Selon l'opinion commune, en effet, les êtres sont, comme tels, quelque part, (car le non-être n'est nulle part : où est le bouc-cerf, le sphinx ?); puis le mouvement le plus général et le principal est le mouvement selon le lieu (dans notre terminologie, le transport).

³² Mais la question de savoir ce que peut bien être le lieu est pleine de difficulté : en effet, il n'apparaît pas unique à qui l'examine selon toutes ses propriétés. En outre, les autres auteurs ne nous ont rien laissé, aucun exposé de difficultés, ni aucune solution, à son sujet.

¹ Que donc le lieu existe, on le connaît clairement au remplace-

ment : là où maintenant il y a de l'eau, là même, quand elle en part, comme d'un vase, voici de l'air qui s'y trouve et à tel moment une autre espèce de corps occupe le même lieu ; c'est que, semble-t-il, c'est une chose autre que celles qui s'y produisent et s'y déplacent, car là où il y a maintenant de l'air, là il y avait tout à l'heure de l'eau ; par suite, il est clair que le lieu (que l'étendue) est quelque chose d'autre que les deux corps qui y entrent et en sortent en se déplaçant.

⁸ En outre, les transports des corps naturels simples, comme feu, terre et autres semblables, indiquent non seulement que le lieu est quelque chose, mais aussi qu'il a une certaine puissance : en effet, chacun est transporté vers son propre lieu, si rien ne fait obstacle, l'un en haut, l'autre en bas ; mais ce sont là parties et espèces du lieu, je veux dire le haut, le bas et les autres parmi les six dimensions. Or, ces déterminations, le haut, le bas, la droite, la gauche, ne sont pas telles seulement par rapport à nous ; pour nous, en effet, elles ne sont pas toujours constantes, mais dépendent de la position selon laquelle nous sommes tournés ; par suite, une chose peut, en restant sans modification, être à droite et à gauche, en haut et en bas, en avant et en arrière. Dans la nature, au contraire, chaque détermination est définie absolument : le haut n'est pas n'importe quoi, mais le lieu où le feu et le léger sont transportés, de même le bas n'est pas n'importe quoi, mais le lieu où les choses pesantes et terreuses sont transportées, de telles déterminations différant non seulement par leur position, mais par leur puissance.

²² Les choses mathématiques le montrent également : elles ne sont pas dans le lieu et cependant, dans leur position relativement à nous, elles ont droite et gauche, mais leur position est seulement objet de pensée, et elles n'ont par nature aucune de ces déterminations.

²⁵ En outre, les partisans du vide affirment par là même l'existence du lieu, car le vide serait un lieu privé de corps.

²⁷ Donc, que le lieu soit quelque chose indépendamment des corps et que tout corps sensible soit dans le lieu, on peut l'admettre d'après ce qui précède. Et il semblerait qu'Hésiode ait pensé

juste quand il a mis au commencement le Chaos ; voici d'ailleurs ses paroles :

Le premier de tous les êtres fut le Chaos, puis la Terre au large ventre

comme s'il fallait qu'il existât d'abord une place pour les êtres ; c'est parce qu'il pensait, avec tout le monde, que toute chose est quelque part, c'est-à-dire dans un lieu. Mais, s'il en est ainsi, la puissance du lieu est prodigieuse et supérieure à tout ; car ce sans quoi rien n'existe et qui existe sans les autres choses est premier nécessairement : en effet, le lieu n'est pas supprimé quand ce qui est en lui est détruit.

² Maintenant, à supposer qu'il existe, il ne s'élève pas moins une difficulté sur la question de savoir ce qu'il est, s'il est pour ainsi dire une masse corporelle, ou quelque autre nature : c'est, en effet, son genre qu'il faut d'abord chercher. ⁴ Or il a bien trois intervalles, longueur, largeur et profondeur, par lesquels tout corps est délimité. Mais il est impossible que le lieu soit corps, car il y aurait ensemble deux corps.

⁷ De plus, s'il existe un lieu (une étendue) du corps, il est clair qu'il en est ainsi pour la surface et les autres limites, car le même raisonnement s'applique ici : là où étaient tout à l'heure les surfaces de l'eau, voici que vont venir celles de l'air. Maintenant, nous ne pouvons établir aucune différence entre point et lieu de point ; par suite, si pour le point le lieu n'est point différent de la chose, pas plus pour les autres choses, et le lieu n'est rien indépendamment de chacune.

¹³ Que pourrions-nous bien admettre, en effet, que soit le lieu ? Il ne saurait être, en effet, ni élément, ni formé à partir d'éléments, avec une telle nature, ¹⁵ ni parmi les choses corporelles ni parmi les incorporelles : car il a grandeur et n'est point corps ; or, les éléments des corps sensibles sont corps et d'éléments intelligibles ne réussit aucune grandeur.

¹⁸ De plus, de quoi pourrait-on établir que le lieu est cause pour les êtres ? car aucune des quatre causalités ne lui appartient ;

ce n'est, en effet, ni comme matière des êtres (rien n'est constitué à partir du lieu), ni comme forme et essence des choses, ni comme fin, qu'il est cause; et il ne meut pas les êtres.

²³ De plus, lui aussi, s'il est un des êtres, où sera-t-il ? Car la difficulté de Zénon n'est pas sans besoin de discussion; en effet, si tout être est dans un lieu, il est clair qu'il y aura également un lieu du lieu et cela va à l'infini.

²⁶ De plus, de même que tout corps est dans un lieu, de même dans tout lieu il y a un corps; que dirons-nous alors des choses qui s'accroissent ? En effet, il est nécessaire, d'après ce qui précède, que le lieu soit accru avec le corps, si le lieu n'est ni plus grand ni plus petit que chacun des corps.

³⁰ On voit donc par là que sur l'essence, mais aussi sur l'existence du lieu, il faut soulever des difficultés.

CHAPITRE II

Suite des difficultés sur l'essence du lieu. 209 *a* 31-*b* 5 : Le lieu est forme. 209 *b* 5-21 : Le lieu est matière. 209 *b* 21-fin : Le lieu n'est ni forme ni matière. (209 *b* 21-30) : il est séparable de la chose. (209 *b* 30-33) : il est enveloppe. 209 *b* 33-210 *a* 2 : Critique de Platon. 210 *a* 2-fin : Autres arguments.

³⁴ Si l'on distingue ce qui est relatif à soi et ce qui est relatif à autre chose, il faut alors distinguer le lieu commun dans lequel sont tous les corps et le lieu propre dans lequel chaque corps est en premier ; par exemple, vous êtes maintenant dans le ciel, parce que vous êtes dans l'air et que l'air est dans le ciel, et dans l'air parce que dans la terre, et de même dans celle-ci également parce que dans ce lieu-ci, qui n'enveloppe rien de plus que vous. Si donc le lieu est l'enveloppe première de chaque corps, il est une certaine limite ; par suite le lieu paraît être la forme et la configuration de chaque chose, par quoi est déterminée la grandeur, je veux dire la matière de la grandeur ; car telle est bien, pour chaque chose, la fonction limite.

⁵ De ce point de vue donc le lieu est la forme de chaque chose ; au contraire, en tant qu'il semble être l'intervalle de la grandeur, le lieu est la matière ; c'est là, en effet, une chose différente de la grandeur : c'est ce qui est enveloppé et déterminé par la forme, par exemple une surface et une limite. Or, telle est la matière et l'indéfini ; en effet, la limite et les affections de la sphère supprimées, il ne reste rien que la matière. C'est pourquoi Platon également déclare, dans le *Timée*, l'identité de la matière et de l'étendue, car le réceptacle et l'étendue sont une seule et même chose ; certes, sa théorie du participant n'est pas la même dans cet ouvrage et dans ce qu'on appelle *les Enseignements inédits* ; toutefois, ses déclarations sur le lieu et l'étendue n'ont pas varié. (Il

faut citer Platon car, si pour tous, le lieu est quelque chose, lui seul a essayé de dire ce qu'il est).

¹⁷ Un tel examen montre, avec assez de clarté, qu'il est difficile de pénétrer l'essence du lieu, puisqu'il est difficile de savoir s'il est l'une ou l'autre, de ces deux déterminations : matière ou forme ; elles réclament par elles-mêmes un examen très ardu, et quand on les sépare l'une de l'autre, il est très difficile de les pénétrer.

²¹ Il y a plus, d'ailleurs : il est impossible que le lieu soit l'une ou l'autre, c'est ce qu'on verra facilement. En effet, la forme et la matière ne se séparent pas de la chose, tandis que le lieu le peut, car là où il y avait de l'air, voici qu'il y vient de l'eau, nous l'avons dit, l'air et l'eau se remplaçant mutuellement, et de même les autres corps. Par suite le lieu n'est ni partie, ni état, mais séparable de chaque chose. Il semble, en effet, que le lieu soit quelque chose comme un vase, le vase étant un lieu transportable ; or, le vase n'est rien de la chose ; donc, en tant que séparable de la chose, ce n'est pas la forme ; en tant qu'enveloppe, ce n'est pas la matière.

³² D'autre part, ce qui « est quelque part » est, par soi et en tant qu'être, quelque chose, en tant que quelque part, autre chose en dehors de lui.

³³ A Platon, bien entendu, si l'on nous permet cette digression, il faut demander pourquoi les Idées et les Nombres, ne sont pas dans le lieu, puisque le lieu est le participant, que le participant ce soit le Grand et le Petit, que ce soit la matière, comme il est écrit dans le *Timée*.

² En outre, comment pourrait se produire le transport vers le lieu propre, si le lieu c'était la matière ou la forme ? En effet, il est impossible que ce vers quoi il n'y a pas mouvement et qui n'a pas, comme différences, le haut et le bas soit lieu. Ainsi, c'est parmi de telles choses qu'il faut chercher le lieu.

⁵ D'autre part, si le lieu est dans la chose elle-même (et il le faut, s'il est ou forme ou matière), le lieu sera dans le lieu, car la forme et l'indéterminé se transforment et sont mus avec la chose, ils ne demeurent pas à la même place, mais là-même où est la chose ; ainsi, il y aura un lieu du lieu.

⁹ En outre, quand de l'eau est engendrée à partir de l'air, alors le lieu est détruit, car le corps, qui a été engendré, n'est pas dans le même lieu ; qu'est-ce donc que la destruction du lieu ?

¹¹ On a donné ainsi les raisons pour lesquelles l'existence du lieu est nécessaire, et, par contre, celles des difficultés qui s'élèvent sur son essence.

CHAPITRE III

210 *a* 14-25 : Diverses acceptions de l'expression « être dans ». 210 *a* 25-*b* 22 : Une chose ne peut être immédiatement à l'intérieur d'elle-même. 210 *b* 22-27 : Solution de la difficulté de Zénon. 210 *b* 27-fin : Conclusion sur les trois premiers chapitres.

⁴⁴ Après cela, il faut comprendre en combien d'acceptions une chose est dite dans une autre; c'est, d'une première manière, comme le doigt est dit dans la main et en général la partie dans le tout; d'une autre, comme le tout dans les parties, car il n'y a pas de tout en dehors des parties; d'une autre, comme l'homme dans l'animal et en général l'espèce dans le genre; d'une autre comme le genre dans l'espèce et en général la partie de l'espèce dans la définition de l'espèce; en outre, comme la santé dans les choses chaudes et froides, et en général comme la forme dans la matière; en outre comme les affaires grecques sont dans les mains du roi de Macédoine, et en général comme dans le premier moteur; en outre comme dans le bien et en général dans la fin, c'est-à-dire ce en vue de quoi l'on agit. Mais le sens le plus propre c'est quand on dit dans un vase et en général dans un lieu.

²⁵ C'est une difficulté de savoir si une chose peut également être à l'intérieur d'elle-même, ou si rien ne le peut, tout étant alors ou nulle part ou en autre chose. Mais cela s'entend de deux façons: ou la chose est considérée relativement à soi ou relativement à autre chose: quand le contenant et le contenu sont parties du tout, le tout pourra être dit à l'intérieur de lui-même, car on le nomme selon les parties, par exemple blanc parce que la surface en est blanche, savant par la faculté de raisonner. Assurément l'amphore ne sera pas à l'intérieur d'elle-même, ni le vin, mais l'amphore de vin; car le contenant et le contenu sont l'un et l'autre parties du même tout. C'est donc ainsi qu'une chose peut être

à l'intérieur d'elle-même ; mais être telle immédiatement, non ; par exemple le blanc est dans le corps, car la surface est dans le corps (ou encore la science est dans l'âme, parce que la faculté de raisonner est dans l'âme).

¹ C'est selon ces termes, qui sont de simples parties, que l'on fait les appellations, en considérant implicitement, bien entendu, qu'elles sont dans l'homme. Or, l'amphore et le vin pris à part ne sont pas parties, mais bien quand elles sont mises ensemble ; c'est pourquoi quand elles sont parties, il y a une chose qui est à l'intérieur d'elle-même ; comme le blanc est dans l'homme parce qu'il est dans le corps et dans le corps parce qu'il est dans la surface ; mais s'il est dans celle-ci, ce n'est plus relativement à autre chose ; il y est donc bien immédiatement mais il faut ajouter que ce sont là, la surface et le blanc, deux choses différentes d'essence et chacune a une autre nature et une autre puissance.

⁸ Un examen par induction ne nous donnera rien qui soit immédiatement à l'intérieur de soi selon aucune des déterminations sus-indiquées ; et le raisonnement montre que c'est impossible : en effet, il faudrait que chaque terme, le contenant et le contenu, fût l'un et l'autre, par exemple que l'amphore fût vase et vin, le vin vin et amphore, s'il se pouvait qu'une chose fût à l'intérieur d'elle-même. Par suite, si profondément qu'ils soient l'un dans l'autre, l'amphore reçoit le vin, non comme étant par soi vin mais comme amphore, le vin est à l'intérieur de l'amphore, non comme étant par soi amphore mais comme étant vin. On voit donc bien que leur essence est différente, car autre est la définition du contenant, autre celle du contenu.

¹⁸ Mais ce n'est pas non plus possible par accident ; car il y aurait deux choses dans une seule et même chose ; en effet, l'amphore serait à l'intérieur d'elle-même, si la chose dont la nature est d'être réceptrice pouvait être à l'intérieur d'elle-même, et en outre il y aurait ce dont elle est le récepteur, par exemple, si c'est du vin, le vin.

²¹ On voit donc qu'il est impossible qu'une chose soit immédiatement à l'intérieur d'elle-même.

²² D'autre part, la difficulté que soulève Zénon, en disant que si le lieu est quelque chose il est dans quelque chose, n'est pas bien difficile à résoudre ; rien n'empêche, en effet, que le premier lieu soit en autre chose, mais non cependant là comme dans un lieu, mais comme la santé est dans les choses chaudes en tant qu'état, la chaleur dans le corps en tant qu'affection. Ainsi, il n'est pas nécessaire d'aller à l'infini.

²⁷ Voici maintenant ce qui est évident : puisque le vase n'est rien de ce qui est en lui-même car le contenu et le contenant, pris au sens propre, sont différents, le lieu ne saurait être ni la matière, ni la forme, mais est différent de ce qu'il contient ; car la matière et la forme sont parties constitutantes de ce qui est dans le lieu.

Tel sera notre exposé des difficultés.

CHAPITRE IV

210 *b* 32-211 *a* 12 : Points de départ et méthode pour une recherche de l'essence du lieu. 211 *a* 12-*b* 5 : Liaison du lieu au mouvement. 211 *b* 5-212 *a* 2 : Raisonnement par disjonction excluant ce que le lieu n'est pas ; *b* 5-9 : position de la disjonction ; *b* 9-14 : le lieu n'est ni la forme ; *b* 14-29 : ni l'intervalle ; *b* 29-*a* 2 : ni la matière. 212 *a* 2-7 : Définition du lieu. 212 *a* 7-16 : Résumé des raisons des erreurs sur le lieu. 212 *a* 16-21 : Précision de la définition du lieu, son immobilité. 212 *a* 21-28 : Conséquences de la définition relatives au mouvement du ciel. 212 *a* 28-fin : Autres conséquences.

³² Ce que peut bien être le lieu, voici comment on le rendra peut-être manifeste. Prenons, à ce sujet, ce qui semble être ses véritables propriétés essentielles. Ainsi, nous admettons que le lieu est l'enveloppe première de ce dont il est le lieu, qu'il n'est rien de la chose, que le lieu premier n'est ni plus grand ni plus petit que la chose, qu'il peut être abandonné de chaque chose et qu'il en est séparable ; ajoutons qu'à tout lieu appartiennent le haut et le bas, que les corps sont transportés par nature et reposent dans les lieux propres à chacun, et cela soit en haut soit en bas. ⁷ Cela posé, il faut poursuivre l'examen. Et l'on doit tâcher de diriger une telle recherche de façon qu'elle permette d'obtenir l'essence, afin de résoudre les difficultés développées, de transformer en propriétés véritables du lieu celles qu'on avait seulement admises, et en outre de rendre manifeste la raison des embarras et lieux difficiles rencontrés dans ce sujet. C'est là la meilleure manière d'expliquer toute question.

¹² D'abord, il faut réfléchir qu'aucune recherche ne serait instituée sur le lieu s'il n'y avait pas une espèce de mouvement selon le lieu ; ainsi, si nous pensons que plus que tout le reste le ciel est dans un lieu, c'est qu'il est toujours en mouvement. Or, dans cette espèce de mouvement, il faut distinguer le transport d'une part et d'autre part l'accroissement et le décroissement ; et en effet,

dans l'accroissement et le décroissement, il y a changement de lieu, et ce qui était d'abord à cette place en est déplacé par agrandissement ou diminution. ¹⁷ D'autre part, un corps est mû ou par soi en acte, ou par accident ; celui qui est mû par accident ou peut être mû par soi, comme les parties du corps ou le clou dans le navire, ou ne le peut mais est toujours mû par accident, comme la blancheur et la science ; pour ces choses, en effet, le changement de lieu se produit par suite du changement de la chose dans laquelle elles sont. ²³ D'autre part, nous disons bien qu'une chose est dans le ciel comme dans un lieu parce qu'elle est dans l'air et que celui-ci est dans le ciel ; dans l'air oui, mais non dans tout l'air, et c'est la partie extrême et enveloppante de l'air que nous avons en vue ; en effet, si c'est tout l'air qui est lieu, chaque chose ne sera pas égale à son lieu ; or, nous avons admis cette égalité et que tel était le lieu immédiat de la chose. ²⁹ Assurément, quand l'enveloppe est, non pas détachée du corps, mais continue avec le corps, on ne dit pas qu'il est en elle comme dans un lieu, mais comme une partie dans un tout ; au contraire, quand elle est détachée et simplement en contact, le corps est immédiatement à l'intérieur de l'extrémité de l'enveloppe, qui n'est point partie de ce qui est en elle, ni plus grande que l'intervalle d'extension du corps, mais égale, car les extrémités des choses en contact sont confondues. Et si le corps est continu à l'enveloppe, il ne se meut pas en elle, mais avec elle ; s'il en est séparé, en elle ; et que l'enveloppe soit mue ou non, c'est toujours la même chose. ⁴ En outre, quand le corps n'est pas détaché, il est dit comme partie dans un tout, par exemple la vue dans l'œil ou la main dans le corps ; en revanche, quand il est détaché, il est dit comme l'eau dans le tonneau et le vin dans l'outre ; car la main est mue avec le corps mais l'eau est mue dans le tonneau.

⁵ Telles sont donc les remarques qui vont maintenant rendre manifeste ce qu'est le lieu. Je ne vois guère, en effet, que quatre choses dont le lieu soit nécessairement une : il est ou forme, ou matière, ou un intervalle entre les extrémités, ou les extrémités s'il n'y a aucun intervalle en dehors de la grandeur de la chose qui s'y trouve.

De ces solutions, trois sont inadmissibles, c'est manifeste : ⁴⁰ c'est par la propriété d'envelopper que la forme semble être le lieu et, en effet, les extrémités de ce qui enveloppe et de ce qui est enveloppé sont les mêmes. Assurément donc, ce sont là deux limites, mais non de la même chose, la forme est de la chose, le lieu du corps enveloppant.

⁴⁴ D'autre part, par suite du fait fréquent que tandis que l'enveloppe demeure le corps enveloppé change, comme dans l'écoulement de l'eau qui sort d'un vase, l'intervalle qui est intermédiaire entre les limites paraît être quelque chose, en tant qu'il est indépendant du corps déplacé. Or, il n'en est rien, mais il arrive à la place un corps quelconque, pourvu qu'il soit de ceux qui se déplacent et peuvent par nature entrer en contact. ⁴⁹ Si l'intervalle pris en soi était quelque chose capable par nature d'être et de subsister en lui-même, les lieux seraient infinis ; en effet, l'air, certes, vient prendre la place de l'eau ; mais toutes les parties feront dans le tout ce que fait toute l'eau dans le vase. ²³ En même temps le lieu sera soumis au changement ; ainsi, il y aura pour le lieu encore un autre lieu, et plusieurs lieux seront ensemble. Mais il n'y a pas pour la partie un autre lieu dans lequel elle est mue, quand tout le vase change de place ; c'est toujours le même ; car c'est dans le lieu où ils sont que changent naturellement de place l'air, l'eau et les parties de l'eau, mais non dans le lieu où arrive le tout, partie du lieu qui est celui de tout le ciel.

²⁹ D'un autre côté, la matière pourrait paraître aussi être le lieu, quand on considère dans un corps en repos un attribut non séparé, mais continu. De même, en effet, que dans une altération il y a quelque chose qui maintenant est blanc et tout-à-l'heure était noir, dur et tout-à-l'heure mou (c'est notre preuve de l'existence de la matière), ainsi une même représentation, semble-t-il, s'applique au lieu, sauf que l'on dit : l'eau est maintenant ce qu'était l'air, et dans le cas du lieu : où était l'air, là est maintenant l'eau. ³⁶ Mais la matière, comme on l'a dit plus haut, n'est pas séparable de la chose ni ne l'enveloppe, deux caractères du lieu.

² Si donc le lieu n'est aucune des trois choses, ni la forme, ni la

matière, ni un intervalle qui serait quelque chose de différent de l'intervalle d'extension de l'objet déplacé, reste nécessairement que le lieu est la dernière des quatre, à savoir la limite du corps enveloppant ; j'entends par corps enveloppé, celui qui est mobile par transport.

⁷ Il semble que ce soit une grande et difficile question de comprendre le lieu, parce qu'il donne l'illusion d'être la matière et la forme et parce que le déplacement du corps transporté se produit à l'intérieur d'une enveloppe qui reste en repos ; le lieu paraît, en effet, pouvoir être une autre chose, intermédiaire, indépendante des grandeurs en mouvement. A cela contribue l'apparence que l'air est incorporel ; le lieu paraît être, en effet, non seulement les limites du vase, mais ce qui est entre ces limites, considéré comme vide.

¹⁴ D'autre part, comme le vase est un lieu transportable, ainsi le lieu est un vase qu'on ne peut mouvoir. Par suite, quand une chose qui est à l'intérieur d'une autre qui est mue est mue et change de place comme un navire sur un fleuve, elle est, par rapport à ce qui l'enveloppe, plutôt comme dans un vase que comme dans un lieu. Le lieu veut être immobile ; aussi, est-ce plutôt le fleuve dans son entier qui est le lieu, parce que dans son entier il est immobile. Par suite, la limite immobile immédiate de l'enveloppe, tel est le lieu.

²¹ Conséquence : le centre du ciel et l'extrémité (celle qui est de notre côté) du transport circulaire sont admises comme étant, pour tout, au sens le plus précis, l'une le haut, l'autre le bas ; en effet, l'un demeure éternellement ; l'autre, l'extrémité de l'orbe, demeure, en ce sens qu'elle se comporte de la même manière ; par suite, puisque le léger c'est ce qui est transporté naturellement vers le haut, le lourd vers le bas ; le bas, c'est la limite enveloppante qui est du côté du centre, c'est aussi le corps central lui-même ; le haut, celle qui est du côté de l'extrémité, et aussi le corps extrême.

²⁸ Autre conséquence : le lieu paraît être une surface, et comme un vase : une enveloppe. En outre, le lieu est avec la chose, car avec le limité, la limite.

CHAPITRE V

Vérification de la définition du lieu, sur la question du lieu du tout (212 a 31-b 22), sur les difficultés proposées au début (212 b 22-29), sur le caractère dynamique du lieu (212 b 29-fin du ch.).

³¹ Si un corps a hors de lui un corps qui l'enveloppe, il est dans un lieu ; sinon, non. C'est pourquoi, même si une telle chose (une chose qui n'ait rien hors d'elle) devenait fluide, on pourrait la dire telle, c'est-à-dire sans lieu ; ³³ à la vérité, les parties d'un tout se mouvront, (elles s'enveloppent mutuellement) ; mais le tout, s'il se meut en un sens, en un autre, non ; en tant que tout, en effet, il ne change pas de lieu, mais il se mouvra en cercle, car tel est le lieu qu'il faut attribuer aux parties ; certaines d'entre elles ne se mouvant ni vers le haut ni vers le bas mais en cercle ; d'autres se mouvant vers le haut et le bas (celles qui subissent condensation et raréfaction).

³ Comme on l'a dit, les choses sont dans un lieu les unes en puissance, les autres en actes ; par suite, quand un corps homogène est continu, les parties sont dans un lieu en puissance ; quand séparées elles sont en contact et comme en tas, en acte. D'autre part, les choses sont dans un lieu par soi ; par exemple, tout corps mobile par transport ou accroissement est par soi quelque part ; mais le ciel, on l'a dit, dans son ensemble n'est pas quelque part ni dans un certain lieu, si du moins aucun corps ne l'entoure ; mais en tant qu'il se meut, il y a un lieu pour les parties, et en effet une partie est contiguë à une autre. D'autres sont dans un lieu par accident, comme l'âme et le ciel ; en effet, toutes les parties sont dans un lieu en un sens, car sur l'orbe elles s'entourent mutuellement, ¹³ c'est pourquoi la partie supérieure se meut circulairement et seulement ainsi. Mais le tout n'est pas seulement quelque part ; en effet, la chose qui est quelque part est d'abord par elle-même une chose, ensuite en suppose une autre à côté, en laquelle consiste l'enveloppe ; or, à côté du tout de l'Univers, il n'y a rien en

dehors du tout, et par suite, tout est dans le ciel, car le ciel est le tout, c'est bien entendu. Or, le lieu ce n'est pas le ciel, c'est l'extrémité du ciel qui est en contact avec le corps mobile comme limite immobile. Par suite la terre est dans l'eau, l'eau dans l'air, celui-ci dans l'éther, l'éther dans le ciel, mais celui-ci n'est plus dans une autre chose.

²² Il est manifeste, d'après cela, qu'une telle théorie du lieu résoud toutes les difficultés. En effet, il n'est plus nécessaire, ni que le lieu soit accru avec le corps, ni que le point ait un lieu, ni que deux corps soient dans le même lieu, ni que le lieu soit un intervalle corporel; en effet l'intervalle, quel qu'il soit, du lieu, est un corps, et non un intervalle corporel; et le lieu est bien aussi quelque part, mais non comme dans un lieu, mais comme la limite est dans la limite. En effet, tout n'est pas dans le lieu, mais seulement le corps mobile. ²⁹ Enfin, chaque corps se porte dans son lieu propre et cela se comprend; car le corps qui est consécutif et est en contact avec celui-là sans violence, est parent; et si les choses qui sont soudées sont mutuellement impossibles, celles qui se touchent sont passives et actives mutuellement. ³³ Ensuite, chaque chose reste en repos naturel dans son lieu propre, et il ne faut pas s'en étonner; en effet, cette partie est dans le lieu comme une partie divisée relativement au tout, ainsi qu'on peut le voir sur le mouvement d'une partie d'eau ou d'air. ⁴ Or, tel est le rapport de l'air à l'eau; l'un est comme matière, l'autre comme forme; l'eau matière de l'air, l'air comme un certain acte de l'eau; car l'eau est air en puissance; mais l'air est en un autre sens eau en puissance. D'ailleurs on définira ces points plus tard; mais il faut bien en parler par occasion; ce qui se présente maintenant s'éclaircira. Si donc la « matière » et l'« entéléchie » c'est la même chose (on les voit toutes les deux dans l'eau, qui est ceci en puissance, cela en acte), le rapport serait celui d'une partie relativement au tout, ou à peu près; c'est pourquoi entre ces termes il y a contact; et il y a soudure, quand de deux ils deviennent un par génération.

Telle est notre théorie du lieu quant à son existence et à son essence.

ARISTOTE

PHYSIQUE IV, 1-5

COMMENTAIRE

INTRODUCTION

Nous ne traiterons pas ici le problème assez délicat de la place du Livre IV dans l'ensemble de la Physique. Il nous suffira d'indiquer que les recherches qui y sont entreprises ont été annoncées, dans l'ordre, au début du Livre III (1. 200 *b* 12-26). Ainsi, après avoir montré que et comment le changement était possible (Livre I), défini le principe du mouvement et le mouvement lui-même (Livres II, et III, 1. 3), au lieu de pénétrer plus avant dans l'étude du changement, Aristote croit devoir examiner certaines généralités (πάντων κοινὰ καὶ καθόλου πᾶσιν, 200 *b* 22), l'infini, le lieu, le vide, le temps, en vertu du principe posé I, 1. 184 *a* 20 qu'il faut aller du plus général au plus particulier. Remarquons d'abord que le général représentait, au Livre I, le plus confus par opposition au plus clair (συγχεχυμένα μᾶλλον, 184 *a* 22); ici, au contraire, il s'agit non pas de ce où tout se retrouve, mais de ce qui se retrouve dans tout (cf. Philop. 348, 29); on analyse donc la notion de mouvement en ses constituants abstraits, sans lesquels il n'y a pas

de mouvement (200 *b* 2); mais sans cette notion, on ne parviendrait pas à celle du lieu (210 *a* 12). En second lieu, il convient de bien marquer que c'est du mouvement que l'on part et dans ce concept que l'on trouve ces généralités (cf. 200 *b* 16, 21), et non pas, par exemple, dans la notion de chose naturelle (comme le dit *Simpl.* 519, 13 et 20); c'est là un argument de plus en faveur de l'unité des huit Livres de la Physique, puisque, la notion de mouvement étant d'un bout à l'autre l'objet principal, toute distinction de partie, et notamment le groupement des quatre premiers Livres sous le titre de τὰ περὶ φύσεως, des quatre derniers sous celui de τὰ περὶ κινήσεως (cf. Zeller II³, 2. 85, 1), ne saurait être rigoureuse. Toutefois, et en troisième lieu, cette analyse est présentée, non comme le résultat d'une dialectique abstraite, mais comme fondée sur l'opinion commune; ce sera donc une critique de ces notions que les savants ont trop souvent introduites avec légèreté dans leurs systèmes (cf. à propos de l'infini III, 4. 203 *a* 1; du lieu, IV, 2. 209 *b* 16).

Reste à expliquer pourquoi Aristote étudie le lieu après l'infini et avant le vide et le temps : voici comment on peut établir la suite des idées : selon le substantialisme du sens commun auquel Aristote est resté fidèle, le mouvement est dans un sujet, ainsi que le montre la définition du mouvement (III, 1-3); or, la première et la plus générale question que l'on puisse se poser sur ce sujet, qui est sans doute un continu et une grandeur (III, 1. 200 *b* 16; 4. 202 *b* 30), c'est celle de son infinité; ensuite, et par ordre de contenance (cf. *Simpl.* 519, 26), le lieu où est le corps, et le temps qui est dans le mouvement du corps.

Rappelons qu'Aristote traite rapidement du lieu au Chapitre 6 des Catégories, où il classe le lieu parmi les quantités continues, démontrant sa continuité à partir de la continuité de la chose qui le remplit; ce dernier trait indique qu'il s'en tient à la notion vulgaire du lieu.

CHAPITRE PREMIER

Début — **208 a 29**. — Ce qui précède explique suffisamment le sens général de cette phrase d'introduction. La question de l'existence passe avant celle de l'essence, conformément à la thèse de *An. post.* 1, 89 b 25 ; ici même on doit reconnaître que l'infini n'existe pas en un sens, ni le vide (cf. 92 a 7 : on ne peut dire ce qu'est le bouc-cerf, puisqu'il n'est rien). Toutefois, comme Aristote ne considère pas le côté logique et technique de cette question, mais commence simplement son analyse à partir de la notion vulgaire, mais n'avons pas traduit τί ἐστίν comme une expression de la terminologie philosophique. — Πῶς ἐστί : Selon *Simpl.* (520, 29), il s'agit là des propriétés (ὑπάρχοντα) ; puis il indique (avec *Philop.* 501, 17) que le point principal est de savoir si le lieu est une substance ou seulement un attribut, serrant ainsi le sens de plus près et annonçant la solution (cf. *Them.* 102, 3). — Sur le bouc-cerf, cf. *Waitz, Org.* I, 327.

208 a 29-32. — Deux arguments qui, après l'exposé du plan de l'étude en indiquent l'importance. D'abord l'opinion commune pose que l'existence s'accompagne nécessairement du lieu, à tel point que l'absence de lieu est un signe de non-être. En ajoutant « comme tels » nous avons traduit la place de τὰ ὄντα en tête de la proposition ; il s'agit, en effet, d'une liaison essentielle, comme le confirme la vérité de la proposition contraire. Mais, si l'on considère l'affirmation de la contraire, non comme une confirmation de la proposition directe, supposée admise, mais comme une tentative de preuve de cette proposition, alors il faut dire avec *Alex. (Simpl.* 521, 15) qu'Aristote prête à l'opinion commune un raisonnement mauvais, car de ce que le non-être n'est nulle part, on

n'a pas le droit de conclure que l'être est quelque part, car il peut exister des êtres qui soient étrangers au lieu (cf. 208 *b* 27 : tout corps sensible est dans le lieu).

Le second argument (208 *a* 31) est fondé sur l'importance du mouvement local, dont l'existence est admise ; il fait appel à l'opinion commune pour qui c'est bien là le mouvement principal, comme le prouve l'ambiguïté du terme *φώρα* (V. 2, 226 *a* 33), mais aussi à la théorie d'Aristote ; en effet, si, à la rigueur, l'opinion commune est capable (Simpl., 522, 14), de s'apercevoir de cette importance considérée en extension (208 *a* 31 : *κοινή μάλιστα* ; le mouvement local intervient dans tous les autres : VIII, 7. début, 260 *b* 7), la question de la primauté logique, chronologique et substantielle (ce que signifie *κυριωτάτη*, 208 *a* 31, et ce qui est démontré VIII, 7, 260 *b* 15 — 261 *a* 26, cf. *de Cælo* IV, 3, 310 *b* 33) demande pour être résolue une étude philosophique. Il semble qu'on doive achever ainsi l'argument ; si le lieu est le sujet d'un mouvement, et du plus important des mouvements, son existence n'est pas imaginaire ; ainsi le lieu est toujours rattaché à la notion de mouvement (et non, comme le fait encore Simpl. 522, 9-15 à celle de chose physique) (Cf. 8.214 *b* 19. Même argument contre le vide).

208 *a* 32-*b* 1. — Si l'examen précédent ne laisse pas prévoir de difficultés pour la question de l'existence du lieu, celle de son essence, au contraire, est très obscure. Deux preuves qui sont, en même temps, deux raisons : par la première Aristote anticipe les résultats du chapitre : quand on part des propriétés du lieu pour l'étudier (comme il convient de le faire, par exemple pour la connaissance de l'essence de l'âme *de An.* I. 1, 402 *b* 21, selon Simpl. 523, 2 et *de An.* 14, 28 [Rodier *de An.* II, 25 donne de ce passage une interprétation trop rigoureuse, qui ne permet plus la comparaison que nous venons de faire]), on lui en trouve de tellement différentes qu'on est porté à lui attribuer une double nature ; par suite, il s'agit bien ici des propriétés qui pénètrent assez près de l'essence, à savoir les *ὑπάρχοντα* ou *συμβεβηκότα καθ'αυτά*, pour lesquelles l'expression *καθ'αυτά* est assez fréquemment omise (Rodier *de An.* II, 7, Cf. Simpl., 523, 1). — L'autre argument se tire du silence des

anciens à cet égard ; l'introduction dialectique, nécessaire à toute recherche scientifique (voir les textes dans Waitz *Org.* II, 381, Bonitz, *Meta.* II, 136), puisque la solution (εὐπορία) est suggérée par l'exposition des antinomies elle-même (*Méta.* III, 1 début), en est rendue très difficile ; ce n'est pas que les anciens ne parlent pas du lieu, mais ils ne disent rien de spécifique sur ce sujet, soit qu'ils le traitent mythologiquement (*Simpl.*, 523, 19), soit qu'ils confondent le lieu avec autre chose (*Philop.* 498, 11).

208 b 1-8. — Premier argument touchant l'existence du lieu. [Nous adoptons la leçon *ὅτι ἔστιν ὁ τόπος*, au lieu de *ἔστι τι*, *b* 1 ; Aristote va démontrer que le lieu existe en montrant qu'il est quelque chose]. C'est, en effet, ce qui indique l'expérience du remplacement (Cf. 4, 211 a 12 ; c'est par le mouvement que l'on connaît le lieu), elle prouve que le lieu est différent des corps qui le remplissent successivement et permanent sous ce changement. Remarquer dans la proposition 208 b 2-3 l'emploi de *νῦν* et du présent de l'indicatif, destiné à insister sur le caractère immédiat du remplacement, par suite sur l'indifférence du lieu au corps qu'il contient. 208 b 7 *χώρα* est introduit comme synonyme de *τόπος*.

208 b 8-25. — Deuxième argument fondé sur le rapport du lieu au mouvement. La théorie des corps simples et de leurs mouvements naturels permet de considérer d'abord (208 b 8-22) ce rapport en ce qu'il a de positif. En effet, la détermination des mouvements par les lieux permet de préciser l'existence vague attribuée tout à l'heure au lieu, en montrant en lui une certaine *δύναμις*, c'est-à-dire non seulement une propriété (Souilhé 177) mais une puissance physique, expression qui n'est d'ailleurs pas autrement expliquée parce qu'on lui demande seulement de montrer que le lieu a une existence bien nette (208 b 8-12). En fait, Aristote démontre que les mouvements naturels ne sont pas des attractions opérées par les lieux (*de Coelo* IV, 3, not. 310 b 1). Nous devons donc faire des réserves sur cette détermination des mouvements par les lieux ; certes quand il s'agit d'énumérer le nombre des corps simples (*de Coelo* I, 2 ; cf 1, 3. 270 b 27 ; 4. 303 b 4 ; 8. 276 b 8) pour montrer

quels ils sont et qu'ils ne sont pas infinis, Aristote semble bien déterminer les corps par les mouvements et les mouvements par les lieux (cf. la démonstration qu'il n'y a pas de corps simple hors du cinquième, *de Coelo* I, 9, 278 *b* 21 ; l'argument contre l'existence du vide fondé sur la théorie des lieux *Phys.* III, 5. 205 *a* 7-*b* 1 et 205 *b* 24 — fin du chapitre ; l'intervalle de ces deux passages est occupé par la critique d'Anaxagore qui méconnaît précisément cette liaison du lieu qualifié au corps) ; mais si l'on se demande comment ces lieux spécifiés sont déterminés, on est obligé de faire appel aux êtres substantiellement différents qui les occupent ; on le voit dans les passages mêmes que nous venons de citer ; par exemple : *de Coelo* I, 8 fin : les lieux sont trois, parce que les mouvements sont trois ; 9, 279 *a* 11 : là où il n'y a pas de corps, il n'y a ni lieu, ni temps, ni vide ; surtout la correspondance des corps aux mouvements est expressément fondée (*de Coelo* I, 2. 268 *b* 16) sur ce que la φύσις est principe de mouvement ; on le verra mieux encore ici au chapitre 5 ; enfin la suite immédiate de notre passage montre encore que les lieux sont postérieurs aux substances.

En effet, la δόναμις que nous venons de voir attribuer au lieu se détermine aussitôt (208 *b* 12-22) selon les six différences locales (Μέρη *b* 12 se dit par ceux qui font du lieu une étendue vide et quantitative, εἶδη convient à ceux qui insistent sur son côté formel ; cf. *Philop.* 502, 20) ; or, ces différences se groupent par couples de deux, et la question de leur relativité se pose aussitôt. Relativement à nous, ces déterminations sont variables et s'interchangent selon que nous sommes tournés ; Simpl. en commentant un passage de sens analogue de *Phys.* III, 5. 205 *b* 31-34, (489, 15) oppose θέσει à φύσει ; nous avons préféré conserver à θέσις le sens local qu'il a encore quelques lignes plus bas 208 *b* 22 ; au contraire, 208 *b* 25 le sens indiqué par Simpl. semble préférable. Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'Aristote ait nettement distingué la relativité d'un terme à l'autre qui définit une fonction locale, et la relativité de cette fonction à nous, qui n'a plus rien de local.

Au contraire (208 *b* 18), dans la nature (cf. III, 5. 205 *b* 34 : ἐν αὐτοῖς τοῖς ὅλοις), ces différences existent absolument : voir la démonstration

de *de Coelo* II, 2.284 b18-34; les différences du lieu sont les principes (*ἀρχαί*) c'est à dire les origines (*ἔθεν ἀρχονται* b 26) des mouvements et ce n'est pas dans un corps quelconque qu'il faut les chercher mais dans tout ce qui a en soi principe de mouvement; le ciel, comme tout être animé (cf. Bonitz *Ind.* 542 a 15) a donc un haut et un bas un avant et un arrière, une droite et une gauche réels (285 a 10-15, 27-31).

Il en résulte (208 b 21-22) que ces différences locales se distinguent entre elles non seulement par le rôle qu'elles jouent dans une relation locale de position *θέσει* mais *τῇ δυνάμει* (cf. Philop. 503, 9; Simpl. 525, 29). On commence à voir par là que le lieu n'est pas purement géométrique, comme va le confirmer la seconde partie de la preuve.

En effet (208 b 22-25), la réalité du lieu est prouvée négativement par la considération des objets mathématiques: ils ont les différences locales mais relativement à nous et non par nature; or, ils ne sont pas dans le lieu; c'est un signe que les choses qui sont dans le lieu par leur nature possèdent les différences locales non relativement à nous, mais en soi; donc ces différences existent. Cette conclusion, qui n'est pas rigoureuse (Simpl. 526, 21), est d'ailleurs sous-entendue. La force de l'argument est dans l'opposition des choses mathématiques aux choses naturelles (voir, là-dessus, *de Coelo* III, 6. 305 a 26: un corps sans *ῥοπή* est immobile, mathématique, par suite n'est pas dans le lieu, et Bonitz *Ind.* 441 a 52-56, b 6) et les différences du lieu prises absolument participent à la réalité qui se manifeste dans les corps naturels par opposition aux objets mathématiques. Nous avons préféré le texte donné par les ms. et Alex. (Simpl. 526, 16) de 208 b 24 au lieu de *ὡς τὰ μόνον λεγόμενα διὰ θέσιν*, que donnent Simpl. 526, 4 et Prantl. (elles sont dites telles par leur position relativement à nous). Notre texte, qui est conforme au caractère d'êtres *ἐπινοία*, propres aux objets mathématiques, a été lu probablement par Them. (103, 14) Philop. (500, 19), S. Th. (145 et 147).

208 b 25-27. — Troisième argument qui prouve l'existence du lieu mais non plus *ἀποδεικτικῶς*, mais *δοξαστικῶς* (Simpl. 527, 9). Sur le vide comme espace hypostasié, voir IV, 6-9.

Par cet argument, Aristote montre que l'existence du lieu est postulée inconsciemment par ces auteurs, comme plus loin par Hésiode, ce qui prouve moins l'existence du lieu que l'importance du problème et amorcela question du lieu comme principe.

208 b 27-209 a 2. — Conclusion de la discussion préliminaire sur l'existence du lieu. L'exemple d'Hésiode montre que cette existence est l'objet d'une croyance tellement profonde de l'opinion commune qu'elle aboutit à donner au lieu une importance primordiale et sans doute excessive. En effet, après avoir cité Hésiode (Théogonie, 116; le texte ordinaire que cite Simpl., 527, 18 est légèrement différent). Aristote utilise cette proposition cosmologique à l'établissement d'une subordination de concepts; les recherches cosmologiques n'ont pas de sens, si le monde est éternel (*de Coelo* I, 12). Dès lors la pensée d'Hésiode est pour lui comme une expérience idéale, corroborée d'ailleurs par l'expérience commune, qui montre (209 a 1-2) que le lieu n'est pas supprimé quand son contenu est détruit, expériences qu'il interprète au moyen du principe latent que l'évolution chronologique est le signe de l'importance relative des notions, et du principe avoué que ce qui supprime sans être supprimé est principe (sur le συναρπείν, voir Bonitz, *Méta.* II, 220). Mais l'importance attribuée ainsi au lieu sera rabaissée par la discussion suivante. — 208 b 27 : « Tout corps sensible »; en effet les arguments précédents se tirent des corps en mouvement, or mobile, matériel et sensible sont des caractéristiques qui se valent et s'appliquent aux corps sublunaires, et même par extension, aux astres (*Méta.* 1026 a 3, 1036 b 29, 1069 b 3). — [208 b 34, E omet ἤ; cf. Diels, *Zür Testgesch.* p. 14).]

209 a 2-fin du ch. — Les difficultés sur l'essence sont développées ici, selon l'ordre indiqué 208 a 32 et vont à nouveau faire douter de l'existence du lieu (Them. 104, 12). Contrairement à l'ordre qu'il suit pour le vide, il n'oppose pas directement les arguments contre l'existence aux précédents (Simpl. 528, 29-529, 4).

209 a 4. — Pour trouver l'essence du lieu, il faut chercher son genre, le genre étant le principe de l'essence et de la définition;

c'est pourquoi Aristote se demande si le lieu est corps ; et il finira par répondre que le lieu est quelque chose du corps, puisqu'il en est la limite ; c'est pourquoi, sans doute (cf. Simpl. 529, 25), il demande d'abord si le lieu est masse corporelle ou une autre nature ; l'expression ὄγκος doit donc être prise ici comme signifiant ce qui dans un corps est autre que les limites, avec tout ce que ce sens comporte de déterminations dynamiques ; ce terme participe, en effet, de l'indécision de la théorie de la densité chez Aristote et signifie aussi bien le plein par opposition au vide, que le volume pris plutôt en un sens géométrique.

Ayant ainsi posé la question, il va montrer que le lieu est à la fois corporel et incorporel.

209 a 4-7. — Le lieu est corporel et incorporel. Le lieu, qui a les intervalles fondamentaux qui définissent le corps, semble être corporel ; comme le montre Simpl. 530, 3, il est inutile d'attribuer aux partisans de la thèse ici exposée un syllogisme insuffisant, à cause de la non-réciprocité de la majeure, du genre de celui-ci : le corps a les trois intervalles, le lieu a les trois intervalles, donc, etc. (Alex. dans Simpl. 529, 29 ; suivi par Them. qui réciproque la majeure 104, 23, et par Philop. 505, 10). — διάστημα a le plus souvent le sens d'intervalle et est lié à μεταξύ (Bonitz, *Ind.* ; cf. *Méta.* III, 5. 1002 a 6 : τὸ σῶμα ὥρισται ἐπιφανείᾳ ; remarquer la liaison de διάστημα à ὄγκος. *Insec. lin.* (969 a 26) ; c'est pourquoi nous avons réservé ici à διάστασις l'expression de « dimension », bien que la différence entre les deux termes grecs ne soit pas nette. Si Aristote définit aussi rapidement le corps par l'extension en trois sens, c'est qu'il ne considère pas seulement l'extension, mais ce qui s'étend (cf. Simpl. 620, 6 : τι μέστωμα).

Or, le lieu ne peut être corps à cause de la pénétrabilité, impossibilité reconnue depuis longtemps (Them. 104, 14 ; Simpl. 530, 9). — La solution de l'antinomie (le lieu n'est pas l'extension) sera donnée 5. 212 b 23 ; elle reparait tout entière pour le vide (8. 216 a 26 ; 213 b 2-15 ; L'impénétrabilité est un des arguments des partisans du vide).

209 a 7-13. — Deuxième difficulté tendant à montrer que le

lieu n'existe pas en tant qu'étendue du corps. Si le lieu du corps existe, de même celui des limites, car le raisonnement sur le remplacement s'applique aussi bien aux limites qu'au corps ; or, il n'y a pas de lieu du point, car on ne peut distinguer le point de son lieu, sans doute parce que le point n'est pas qualifiable dynamiquement (cf. *Phys.* VI, 10 : ce qui est sans partie ne peut se mouvoir ; cf. *Philop.* 507, 14 : s'il avait un lieu, le point serait léger ou pesant par soi ; l'interprétation de *Simpl.* 531, 26-30 : le lieu et le corps seraient le même point, est très satisfaisante en ce qu'elle ne fait pas encore appel aux considérations dynamiques), donc il n'y a pas de lieu du corps. Le raisonnement n'est pas très solide, car si les limites sont corporelles, la mineure n'est plus bonne, et la majeure, si les limites sont incorporelles. Au fond, il ne fait que poser la difficulté de la corporéité des limites, c'est-à-dire du lieu.

209 a 13-18. — Développement de la difficulté naissant de l'antinomie précédente : on ne sait où classer le lieu, il n'est ni élément ni composé (cf. *Simpl.* 532, 4) et combinaison de cette antinomie avec la précédente, ce qui donne quatre divisions, dont il ne retient que deux : le lieu comme principe de choses corporelles, ce qui est impossible, car de tels principes sont corporels (*Simpl.* remarque justement 532, 18 qu'Aristote laisse de côté la matière et la forme, qu'il examinera plus loin) et le lieu comme composé de principes intelligibles, ce qui est impossible, car on ne compose pas la grandeur avec des principes intelligibles : par là, le dualisme aristotélicien s'affirme nettement (on peut ainsi traduire, avec Rodier et Hamelin, μέγεθος par étendue au sens cartésien, cf. *de An.* III et Hamelin, *Syst.* 372, 375). — 209 a 15 : Τοιαύτην φύσιν c'est donc la nature de grandeur que présente ici l'espace et sa parenté avec la matière, sans qu'il soit nécessaire d'admettre qu'Aristote pense à Platon, dont il critiquera bientôt la doctrine (cf. *Philop.* 512, 10).

209 a 18-23. — Suite. Le lieu a été exclu du nombre des éléments un peu rapidement, car parmi les éléments, il faut compter les causes, notamment la forme et la matière, qui sont les constituants

statiques des êtres (Hamelin, *Syst.* 271 ; cf. Philop. 508, 23). — Aristote énonce sans démonstration (sauf pour la matière qui est prise au sens de constituant) que le lieu n'est aucune des quatre causes, et pourtant, selon Philop. 509, 15, la question n'est pas si facile à trancher, pour la cause motrice et la fin. D'ailleurs, Aristote reviendra sur tous ces points et les règlera par sa théorie générale.

La conséquence sous-entendue des deux développements précédents, c'est que le lieu n'est rien du tout, puisque tout est ou élément ou composé, ou principe ou de principes (III, 4. 203 b 6. Cf. Philop. 509, 13).

209 a 23-26. — Difficulté de Zénon. — La solution est donnée 3. 210 b 22, cf. 5. 212 b 27). Le lieu considéré comme être, implique l'infinité, ce qui est aussitôt considéré comme impossible.

209 a 26-30. — Difficulté touchant la génération du lieu (cf. 2. 210 a 9-11, difficulté touchant sa destruction); elle repose sur la négation du vide, qui est ici admise et ne sera démontrée qu'après le chapitre 5 ; cette négation entraîne l'égalité du lieu et du corps. Par suite, le lieu des corps qui s'accroissent devrait s'accroître ; mais d'où viendrait cette génération du lieu (Simpl. 534, 22) ? Au contraire, l'hypothèse du vide semble résoudre très facilement cette difficulté (6. 213 b 3-15). D'ailleurs, cet argument ne prend tout son sens, que si l'on considère le lieu comme partie intégrante du corps (cf. ad. 2. 209 a 9-11).

209 a 30-31. — La conclusion marque de nouveau que les difficultés sur l'essence portent également sur l'existence.

CHAPITRE II

Selon Simpl. (535, 4), Aristote, après avoir examiné le *εἰ ἐστίν*, puis le *τί ἐστίν* étudierait dans ce chapitre l'*ὅποῖον* du lieu à partir de ses propriétés, comme il l'a annoncé 1. 208 *a* 34 (cf. Philop. 514, 10). Il paraît plus simple qu'Aristote continue le chapitre précédent en développant une nouvelle antinomie : le lieu est forme, le lieu est matière, le lieu n'est ni l'un ni l'autre.

209 a 31-b 5 : Le lieu est la forme ; on le voit si l'on distingue le lieu commun et le lieu propre, qui (sous-entendu) est le vrai lieu et qui est l'enveloppe du corps, et du corps seul, c'est-à-dire encore l'enveloppe première (il retiendra cette dernière note dans sa définition de 4. 212 *a* 20) ; selon Themistius (106, 3), l'enveloppe est première qu'on atteint sans rien trouver avant ni dans l'intervalle ; *πρῶτον* est donc à peu près l'équivalent de *προσεχές*, (cf. Simpl. 536, 14 ; Philop. 196, 32 ad 192 *b* 12, Bonitz, *Ind.* 653 *b* 25). Toutefois, il ne faut pas donner à *πρῶτον* qu'un sens spatial. C'est en effet ce que marque la distinction, d'où l'on part, entre le *par soi* et le *par autre chose*. Un être est dans son lieu propre en premier et par soi ; il est dans un lieu commun par autre chose et par accident, parce que le lieu propre se trouve être dans ce lieu commun ; dans ce cas, la liaison essentielle de l'être au lieu est rompue et l'on comprend par là l'importance de cette distinction qui permet de passer du lieu substantiel au lieu accidentel et de là à l'espace généralisé et indéfini. Il ne faut pas oublier d'ailleurs, que *πρῶτον* ne se réciproque pas avec *καθ' αὐτό*, (voir les références dans Hamelin, *Phys.* 37 ad 192 *b* 22). — 209 *b* 3. *Εἶδος καὶ μορφή* : voir sur ces deux termes le commentaire de Simpl. (ad II, 1. 193 *a* 30-31, dans Hamelin, *Phys.* 48) ; il nous a fallu traduire *μορφή* par confi-

guration, bien que ce terme convienne à σχῆμα, parce qu'ici nous commençons à trouver la confusion que nous aurons fréquemment à remarquer entre le sens spatial et le sens abstrait de certains termes (cf. ὀρίζεται, 209 b 4 et ad 209 a 4-7). Πέρας n'est pas toujours ἀρχή. *Méta*. Δ, 17.

209 b 4 : Καὶ ἡ ὅλη..., sur le καὶ, cf. Simpl. 536, 27. Cette expression est remarquable en ce qu'elle paraît opposer nettement à la fonction limite une autre notion, qui serait l'extension. (Simpl. 536, 25 : ἔκτασιν καὶ χύσιν; Philop. 515, 14 : διάστημα τι χωρητικόν) mais qui n'est pas encore nettement dégagée de celle de réceptacle; nous l'avons déjà rencontrée dans l'expression ὄγκος (voir ad 209 a 2, cf. 216 b 4 et Philop. 515, 19 : ὀγκωθεῖσα ὅλη). D'où l'ambiguïté du sens de μέγεθος qui signifie tantôt la matière informée (cf. III, 6 : l'infini est la matière de l'achèvement de la grandeur et ici même 209 b 7), tantôt la matière elle-même (cf. *Méta* Δ, 17. 1022 a 6; Simpl. 537, 32 sq. et note suivante).

209 b 5-17. — Le lieu est matière, si on le considère comme διάστημα, comme on l'a déjà fait en montrant qu'il paraît être une grandeur (voir ad 1. 209 a 4-7). Hamelin, *Syst.* 287, traduit διάστημα τοῦ μεγέθους par « dimension de l'étendue »; cette traduction qui conviendrait au passage du ch. I que nous venons de citer, ne nous semble pas bonne ici, parce qu'il ne s'agit pas des déterminations de l'intervalle (en longueur, largeur, etc.), mais de la fonction intervalle elle-même. — 209 b 5-11 : L'extension matérielle est ici nettement distinguée de l'extension quantifiée et déterminée en grandeur, elle est appelée ὀρίστον et correspond, en effet, à l'ἄπειρον défini III, 6. 207 a 21 (voir note précédente et Robin *Th. pl.* n. 334). Remarquons encore le rapprochement de πέρας et de πάθη (209 b 10).

Pour saisir le passage relatif à Platon (209 b 11-17), il faut en rapprocher le passage voisin (2. 209 b 33-210 a 2), ensuite *Méta*. I, 7. 988 a 23-26 (le Grand et le Petit sont une ὅλη ἀσώματος) et IV, 7. 214 a 13-16 (le Vide et le Lieu comme matière du corps). Il en résulte que Platon considère comme identiques le lieu et l'étendue, d'une part, la matière d'autre part, car le réceptacle est présenté

d'un côté comme identique à l'étendue (209 *b* 12), et, sous-entendu, le réceptacle ou encore le participant c'est la matière (210 *a*.1), d'un autre comme désigné dans les *Enseignements inédits* par l'expression Grand et Petit, qui est le nom du principe matériel (cf. Saint-Thomas, cap. 2, lec. III, 6); il y a là deux arguments et non, comme semble le considérer Robin, *Th. pl.*, p. 422, deux parties d'un même argument qui en contiendrait trois. L'attribution à Platon de l'expression $\sigma\lambda\eta$ (210 *a*.1) n'est pas, contrairement à ce que dit Simpl., 542, 9-12, formelle; il suffit de rapprocher de notre texte celui de 210 *a*.1, pour rectifier l'assertion trop rapide de ce dernier (cf. Robin, n. 334, 7). — L'opposition d'Aristote à Platon, sur ce point, est capitale; en mettant tout ce qui concerne le lieu et l'emplacement du côté de la matière, c'est-à-dire de la chose en soi, Platon reste attaché au réalisme du sens commun.

209 *b* 17-21. — Conclusion sur l'antinomie précédente. Elle marque de nouveau la difficulté de la question; toutefois, un progrès semble bien avoir été accompli, car nous avons mis la main sur le caractère enveloppant du lieu, qui ne sera pas perdu; toutefois, si les notions de forme et de matière nous ont permis d'y voir un peu plus clair, elles soulèvent à leur tour les terribles problèmes de la matière et de la forme, que nous ne sommes pas en mesure de résoudre, d'autant que nous avons appris plus haut (II, 2. 194 *b* 8-9) que la matière est un relatif, que la connaissance n'en était possible que par analogie (I, 7. 191 *a* 8; cf. III, 6. 207 *a* 25: $\alpha\gamma\omega\sigma\tau\omicron\nu \eta \alpha\pi\epsilon\iota\rho\omicron\nu$) et que la connaissance de la forme relève d'une étude plus élevée (II, 2. 194 *b* 14). D'ailleurs, l'antinomie va se compliquer encore.

209 *b* 21-*fin*. — Le lieu ne peut être ni forme ni matière.

209 *b* 21-30. — Premier argument: la matière et la forme sont inséparables de la chose; or, l'expérience du remplacement, effectuée sur certains corps, induite (209 *b* 27) pour les autres, montre que le lieu est séparable, n'étant, ajoute Aristote, ni partie, ni état; $\mu\omicron\rho\iota\omicron\nu$ peut être rapporté à la matière qui est, en effet, le $\epsilon\zeta\ \omicron\upsilon$; $\epsilon\zeta\iota\varsigma$ à la forme qui ne peut subsister hors du sujet. Ce caractère permet

ainsi la comparaison avec le vase qui sera développée et corrigée plus tard.

Elle n'est pas, d'ailleurs, donnée comme parfaite (209 b 28). — [209 b 21 : nous conservons le καὶ qu'omettent certains manuscrits, car il indique bien la complication de l'antinomie]. — Cet argument est le nerf des arguments 3, 5, 6.

209 b 30-32. — Deuxième argument, portant que le lieu ne peut être matière (le premier avait trait surtout à la forme). — Sur la liaison de περιέχειν et de ὀρίζειν et la confusion de la notion abstraite et la notion locale de contour, v. ad 209 a 31-b 6. Cf. III, 6. 207 a 29-32 (sur le rapport de ce passage à Platon et le commentaire de Simpl. 503, 12-20, voir ad 209 b 6-17 ; Platon est visé ici, parce qu'il a déclaré (III, 4. 203 a 8, et avec raison) que les Idées ne sont pas dans le lieu.

209 b 32-33. — Troisième argument, portant que le lieu n'est ni forme ni matière : il s'appuie sur l'expression même τὸ ὅν που (Saint Thomas, l. 3, 9) et montre que le lieu et la chose dans le lieu sont deux, alors que la forme et la matière ne se distinguent pas de la chose qu'elles composent. [Par suite, la correction de Simpl. 545, 12 de δέ en γάρ (209 b 32) n'est pas bonne].

209 b 33-210 a 2. — Quatrième argument portant sur la matière d'après la théorie de Platon (voir ad 209 b 6-17 ; Si le lieu s'identifie avec le participant, les idées et les nombres qui sont participables sont dans le lieu. Or, il dit (III. 4. 203 a 8) qu'elles ne sont nulle part, ou qu'elles sont dans l'âme, en quoi il a raison (*de An.* III, 4. 429 a 7). On pourrait aussi lui faire le reproche inverse, de mettre le corporel dans l'intelligible. Sur la valeur de cette critique de Platon, Robin, *Th. pl.* § 216.

210 a 2-5. — Cinquième argument portant sur la matière et la forme qui ne peuvent remplir les fonctions dynamiques du lieu, admises ici comme évidentes (cf. 1. 208 a 30-32) ; en effet, (cf. Themist. 107, 19), comment les corps se mouvraient-ils s'ils avaient leur lieu en soi ? Toutefois, il est inutile de dédoubler l'argument (comme le font Alex. Simpl. 557, 1, Philop. 517, 26) ; le haut et le bas sont indiqués ici comme déterminations dynami-

ques fondamentales. Ce sera une nouvelle note du lieu (cf. 4. 211 a 5-7); mais ici le lieu n'est considéré que dans la mesure où il est extérieur à la chose. Nous interprétons οὐ μὴ κίνησις 210 a 2 selon Simpl. 547, 17 sq.

210 a 5-9. — Sixième argument portant sur la matière et la forme qui accompagnent le corps dans tout ses mouvements; par suite, il y aura un lieu du lieu, comme dans l'argument de Zénon (1. 209 a 23-26), mais le nerf de l'argument reste toujours le caractère séparé du lieu. Remarquer le réalisme de cette conception de la forme et de la matière qui suivent le corps, dont a été choqué Alex. Simpl. 548, 19 sq. [Le texte de Bk. porte 210 a 5 αὐτῷ; et en effet, si le lieu est forme ou matière, il est partie de la chose, il est donc en soi à la rigueur; mais cela soulève une question qui ne sera abordée que plus tard (4. 210 a 25 sq.); voilà pourquoi nous avons adopté la correction de Torstrick αὐτῷ].

210 a 9-11. — Septième argument portant principalement sur la forme: dans le changement mutuel des corps, la forme est détruite, alors le lieu devrait l'être, mais on ne peut expliquer ce qu'est une destruction du lieu; par exemple, si dans la transformation de l'air en eau, il y a contraction, on ne peut dire que du lieu soit détruit, comme on dit que l'humide est détruit. Mais, si le lieu est forme, il y a destruction du lieu, même dans la transformation inverse, ce qui distingue cet argument de celui de 1. 209 a 26-30. Avec Them. (108, 2), on peut aussi appliquer cet argument au cas où le lieu est considéré comme matière, puisque la matière est constante.

210 a 11-fin. — Conclusion, annoncée depuis 1. 209 a 2.

CHAPITRE III

Les deux premiers chapitres, tout en exposant les antinomies qui à un premier examen rendent l'essence du lieu très obscure, ont donné sur elle quelques renseignements positifs, résumés au début du chapitre 4. Il est temps d'étudier cette essence de façon à parvenir à une définition du lieu ; le but de ce chapitre est précisément de montrer qu'il doit y avoir une telle essence ; sa conclusion en effet (210 *b* 29-30) n'est pas seulement (Hamelin, *Syst.* 290) que le lieu n'est ni matière ni forme, mais qu'il est autre chose que la chose logée ; la discussion est donc en progrès.

210 *a* 14-25. — Comme il faut partir non du lieu pris abstraitement mais de choses qui sont dans le lieu, il faut analyser les différents sens que nous donnons à l'expression « être dans » ; Aristote énumère huit sens ; la conclusion est que le sens le plus propre est le sens local ; d'où il résulte cette première conclusion sous-entendue que l'opinion commune a le sentiment d'une essence positive du lieu.

210 *a* 15 : La partie et le tout (voir *Méta.* Δ, 25 et 26) ; Simpl. (551, 23) remarque que le tout est dans les parties mais que son εἶδος est différente ; c'est la doctrine même d'Aristote (*Méta.* Z, 17 : le tout est plus que les parties et même que leur synthèse (cf. à propos de l'unité du tout, une difficulté éristique soulevée I, 1. 185 *b* 11-16). — 210 *a* 18 : Le genre et l'espèce ; Aristote a fréquemment montré que chacun de ces deux termes pouvait être considéré dans l'autre mais il n'a pas expliqué la différence essentielle de ces deux points de vue : quand on dit que le genre est dans l'espèce (cf. *Méta.* Z, 7. 1032 *b* 30-1033 *a* 5 ; Bonitz 324 et

326) on se place au point de vue de l'analyse de la notion d'espèce où se retrouve le genre, donc de la compréhension ; quand on dit que l'espèce est dans le genre (cf. *Cat.* 5, 2 a 15-17 ; *An. pr.* I, 1. 24 b 26 : ἐν ὅλῳ εἶναι), on prend le genre comme une collection d'individus ; la considération systématique de chacun de ces points de vue peut servir à définir l'empirisme et le rationalisme ; il est vrai qu'Aristote passe de l'un à l'autre sans en marquer la différence (Hamelin *Syst.* 177-178). Simpl. 552 développe longuement les différences entre le rapport du genre à l'espèce et celui de la partie au tout. — 210 a 20 : La forme et la matière : L'emploi de l'expression « être dans » devient ici très peu rigoureux ; cf. Simpl. 552, 18 ; Alex. montre avec raison que la forme n'est pas dans la matière comme un attribut dans son sujet (cf. *Απ. κ. λ.* I, 8, 17, 10 ; cf. Rodier, *de An.* II, 167 ad 412 a 16 ; Hamelin, *Phys.* ad 192 b 32) ; sur la différence établie entre ἐν ὑποκ. et καθ' ὑποκ. Cf. Rivaud, n. 888-890). — Avec la cause motrice, et la cause finale (la vertu est dans le bonheur Simpl. 552, 15 ; d'où notre traduction), et enfin le sens ordinaire (on ne doit pas compter pour un sens l'exemple du vase), cela fait en tout huit sens. Les Commentateurs des *Cat.* (Simpl. 553, 2 ; Philop. 526, 29) en trouvaient davantage parce qu'ils distinguaient le cas de la forme-matière de celui de l'attribut-sujet, le cas du lieu de celui du vase, et ajoutaient l'existence dans le temps, que Saint Thomas (I. IV, 3) ramène à la précédente.

Le mérite d'une telle énumération ne saurait être exagéré ; d'abord elle prépare (Simpl. 553, 29) la difficulté suivante qui est capitale et la solution de celle de Zénon ; ensuite, à un point de vue général, en rapprochant la notion locale du dedans, qui est la catégorie dont use le réalisme vulgaire, de notions plus abstraites comme le genre et l'espèce, la forme et la matière elle ouvre les voies au rationalisme.

210 a 25-b 8. -- La question qui est ici posée : une chose peut-elle à l'intérieur d'elle-même ? dérive directement du développement précédent et son importance est tout de suite indiquée

210 a 26 : si elle est en effet résolue négativement, c'est que le lieu ou n'est rien ou est autre que la chose contenue. En outre, la solution de cette difficulté servira contre Zénon (3. 210 b 22-27), et, peut-être pour le lieu du Ciel ; elle rappelle de plus la critique d'Anaxagore (III, 5. 205 b 1) pour qui l'infini était à l'intérieur de soi-même.

Le principe de la démonstration est la distinction du καθ'αυτό et du κατ'ἄλλο (210 a 26 ; cf. πρώτως 210 a 34 et sur la différence de ces deux expressions, qui, ici, ne sont pas distinguées, voir ad 209 a 31-b 6 ; cf. Simpl. 554, 22). C'est seulement κατ'ἄλλο qu'une chose pourra être dite à l'intérieur d'elle-même, et en outre il y faut une autre condition, assez compliquée (210 a 25-33), il faut qu'on ait un tout, dont une partie soit à l'intérieur de l'autre, et que le nom d'une de ces parties suffise à nommer le tout ; ainsi, une amphore de vin peut être dite à l'intérieur de soi, parce qu'elle contient et l'amphore et le vin, deux termes qui sont des substituts de l'amphore de vin, et dont le premier contient l'autre. Tel est du moins le raisonnement d'Aristote, d'après sa conclusion 210 a 31-33 ; il s'est produit une confusion chez certains commentateurs (Saint Thomas I. IV, 5 ; Hamelin, *Syst.* 289) entre l'idée que l'amphore contient le vin et celle que l'amphore de vin contient l'amphore et le vin ; la première de ces idées intervient au début 210 a 27 (nous avons traduit à cet endroit, comme à 210 a 32, par contenant et contenu bien que le ἐν n'ait point, semble-t-il [cf. 210 b 8] un sens purement local) et 210 a 32 ; voici le raisonnement résumé : l'amphore de vin peut être considérée comme à l'intérieure de soi, quand on la considère d'une part comme vin (qui est contenu dans amphorè) d'autre part comme amphore, ce dernier terme étant lui-même un substitut d'amphore de vin ; toute la force de cette démonstration est dans l'artifice (cf. Philop. 528, 5) qui fait nommer le tout d'après une partie et qui est justement signalé 210 a 28, et illustré par l'exemple de l'être qui est dit blanc d'après sa surface ; cet exemple va servir à montrer comme un attribut peut appartenir immédiatement ou non à un sujet.

La seconde partie de l'argument (cette division, très accentuée

par Saint Thomas [l. IV, 5] n'est pas rigoureuse), explique d'abord, notamment de 210 a 33 à 210 b 1, ce qui reste à démontrer, à savoir qu'une chose ne peut pas être à l'intérieur de soi immédiatement et donne des exemples d'attributs médiats et immédiats (sur τὸ λογιστικόν comme partie de l'âme, cf. Bonitz, *Ind.* 432 b 45-51 et Rodier, *de An.* II, 529).

Puis (210 b 1-4) le raisonnement précédent recommence à partir de la remarque indiquée plus haut comme essentielle, qu'on nomme les choses en question d'après leurs parties. Ainsi, tandis que ces parties prises à part ne sont pas à l'intérieur d'elles-mêmes, quand elles constituent un tout, l'une étant dans l'autre, il y a, dit Aristote d'une façon vague, quelque chose qui pourra être dit à l'intérieur de soi ; la conclusion n'est plus aussi nette que 210 a 32 ; en effet, ce qui est en soi, c'est, autant que l'amphore de vin, le vin qui d'une part est dans l'amphore, d'autre part, en tant qu'amphore de vin, se contient lui-même. Enfin, (b 5-8) il revient sur l'exemple du blanc et de la surface, en y ajoutant cette remarque que ces deux choses, dont l'une est immédiatement dans l'autre, sont différentes d'essence ayant une autre nature et une autre puissance (la φύσις est sans doute l'essence de la chose considérée en soi, au contraire par la δύναμις on considère la chose dans son activité externe : *de Cælo* III, 2. 301 b 17) et cette remarque annonce la définition du lieu. Ces exemples ne sont pas interprétés dans le sens de la question ici traitée ; mais, d'après 210 b 8, on voit qu'ils devraient l'être ; on dirait alors le blanc (en nommant par là l'homme blanc) et à l'intérieur de soi en tant qu'il est dans l'homme et en tant qu'il est l'homme.

210 b 8-21. — Reste donc à démontrer qu'une chose ne peut être premièrement à l'intérieur de soi-même. A la remarque précédente, établissant la différence du contenant et du contenu, est le commencement (d'où le δὲ 210 b 8) d'une induction dont Aristote préjuge le résultat qui s'appliquera à toutes les acceptions où l'on a pris l'expression « être dedans » (210 b 8-9). Mais une telle induction ne suffit pas (parce que, dit Simpl. 556, 19, l'énumération en question est purement empirique et ne peut être garantie complète) il faut un raisonnement rigoureux.

210 b 8-18. — On démontre d'abord que rien n'est par soi immédiatement à l'intérieur de soi-même, car le contenant serait contenant et contenu, et le contenu de même. La proposition 210 b 13-16 indique comment il faut considérer les choses ; le ὅστε la relie à la proposition positive implicitement contenu dans le passage 210 b 8-13 et exprimée à la fin (210 b 16-17) : le contenu et le contenant sont différents d'essence, c'est là le postulat de l'argument et non point sa conclusion (cf. μὲν οὖν δῆλον 210 b 16-17) ; toute cette discussion n'a donc eu pour but que de mettre en lumière ce qu'on admet depuis le début (cf. 209 b 30-32) sur la foi du langage et de l'opinion communs. Du passage 210 b 13-16, Saint Thomas lec. IV, 8) donne une interprétation très compliquée et qui se fonde sur un texte différent du nôtre, dont le seul mérite est qu'elle considère ὅστε comme reliant directement ce passage à celui qui précède : ceci posé, à savoir que le vin est amphore et vin, si l'on dit que l'un est dans l'autre, par exemple, le vin dans l'amphore, il suit que le vin est reçu dans l'amphore non en tant qu'il est vin, mais en tant qu'elle est vin, etc ; par suite, pour être dans une amphore il faut être amphore.

210 b 18-21. — Ensuite, on démontre qu'une chose n'est pas par accident immédiatement en soi-même. La position du problème prouve d'abord qu'il faut distinguer κατὰ μέρος (selon quoi une chose peut être dite à l'intérieur de soi [210 a 25-b 1] et qui est une partie du κατ'ἄλλο), du κατὰ συμβεβηκός qui est avec le καθ'αυτό, une partie du πρώτως (cf. Philop. 525, 5-17). Comme le συμβεβηκός se dit soit d'une partie, soit d'une affection (Them. 110, 14), pour que le vase fût en soi par accident, il faudrait qu'il fût partie ou affection du vin qui est en lui ; or, outre que cette hypothèse est ridicule car elle conduirait à dire qu'une chose est attribut de soi (mais Aristote néglige ce point), elle aboutit à mettre deux corps ensemble : le vase et le vin. L'hypothèse κατὰ συμβεβηκός, impliquant une dualité, permet d'appliquer la critique de l'impénétrabilité (voir ad 1. 209 a 4-7) ; ce n'est pas, contrairement à ce que dit Philopon (538, 5) le même raisonnement que précédemment. Nous avons donné l'interprétation de Thém. Les autres commentateurs (Simpl. 558 ; Philop. 538) indiquent les

différentes façons dont une chose peut être accidentellement en soi-même : ou en étant en soi, par soi et en même temps accident d'elle-même, ou en étant accident de ce qui est en elle par soi ; c'est ce dernier cas qu'Aristote a considéré.

210 *b* 21. — Conclusion : Une chose ne peut être immédiatement à l'intérieur de soi. Or, il est sous-entendu que pour la définition du lieu, il faut considérer essentiellement le fait d'être dedans en ce qu'il est immédiat. Simpl., d'après Alex. 559, 25, montre que le tout ne peut être dit en soi, sous prétexte qu'il est dans les parties et que les parties sont en lui : car la préposition *en* n'a pas le même sens dans les deux cas, quand on considère, du moins, le tout corporel postérieur à ses parties. La discussion de ce point est importante parce qu'elle correspond à la difficulté finale de la théorie du lieu : le lieu du tout ; mais comme nous le verrons, Aristote n'a point établi de liaison explicite entre ces considérations.

210 *b* 22-27. — Solution de la difficulté de Zénon (1. 209 *a* 23). La discussion précédente écarte la solution qui consisterait à dire, pour ne pas aller à l'infini, que le lieu est en soi. Il faut remonter à la notion des différentes acceptions du lieu. — Cette solution n'est pas entièrement satisfaisante, car, d'abord, le problème n'avait pas été posé tout à fait de même. On disait plus haut : tout est dans un lieu, et non tout est dans quelque chose (Philop. 538, 20); par suite, on accorde à Zénon, que le lieu n'est pas dans un lieu ; enfin, le problème se pose à nouveau, car il faut toujours se demander où sera ce dans quoi est le lieu ; la solution de la question du lieu pour le tout est donc indispensable (cf. 5. 212 *b* 27). [La leçon πρώτως, 210 *b* 24 (au lieu de πρώτον), leçon que donne Philop. 539, 3, semble préférable, car il s'agit d'opposer le sens local de l'expression « être dans » aux autres, comme plus bas 210 *b* 30].

210 *b* 27-31. — Conclusion sur le chapitre. — La solution de la difficulté de Zénon repose au fond, comme celle de la difficulté précédente, sur l'idée que le δ est différent du $\epsilon\nu$ ϕ . C'est cette idée qui est reprise ici, et elle ruine définitivement l'assimilation du lieu à la forme ou à la matière de la chose. Nous voyons encore ici que l'exemple du lieu propre est celui du vase.

CHAPITRE IV

La préparation précédente nous permet d'aborder directement ici l'étude de l'essence du lieu.

210 b 32 — 211 a 12. — Méthode et points de départ pour une telle recherche. La méthode est celle que préconise et qu'emploie Aristote (cf. *Eth. Nic.* I, 8. 1098 b 9, *de An.* I, 1. 402 b 16-403 a 2; Rodier, 23) : on constate le plus possible de propriétés, qui sont appelées ici propriétés apparentes ou admises parce qu'empiriquement obtenues ; elles ne sont pas encore démontrées ; puis on essaie de les démontrer de la définition que l'on pose ainsi d'abord hypothétiquement et qui doit rendre compte des propriétés trouvées par la première recherche et des difficultés qu'elle a rencontrées. Voici quelles sont les propriétés que les trois premiers chapitres ont permis d'obtenir : le lieu est enveloppe première (2. 209 b 1) — il n'est rien de la chose (1. 208 b 27 ; 2 en entier) — il est égal à la chose (2 début ; cf. 211 a 27 et III, 5. 205 a 33, *de Coelo* I, 6. 273 a 13) — il en est séparable (1. 208 b 1 : le remplacement ; 2. 209 b 21 ; 209 b 31-32) [Simpl. 565, 18 ; Philop. 540, 24 et S. Th. I. IV. 2 ; lisent : μήτ' ἀπολείπεσθαι 211 a 2 et voient là une allusion à l'impossibilité du vide, qui a déjà été admise 209 a 26 (la théorie du vide a été donnée comme signe 1. 208 b 25) ; toutefois, il semble qu'Aristote eût marqué plus nettement l'opposition de ce sens avec celui de χωριστόν qu'il relie au précédent par un simple καί] — il a les déterminations du haut ou du bas (Aristote dit : et du bas) (1. 208 b 8 ; 2. 210 a 2) et propriété liée à la précédente (Philop. 543, 6), il est le terme des mouvements propres. Ces propriétés sont ainsi tirées soit de l'évidence (les mouvements naturels sont évidents, comme l'existence des natures et du mou-

vement lui-même, soit de la sensation et de l'expérience, soit du langage, soit des opinions des philosophes. — 211 *a* 6 : « τὰ λοιπά » pourrait signifier les autres propriétés qui ont pu échapper ; nous croyons plutôt qu'il s'agit de la seconde partie de la méthode, à savoir la confrontation de la définition et des propriétés — 211 *a* 11 : Pour bien connaître une chose, il faut non seulement pénétrer sa nature, mais voir en quoi elle nous est plus ou moins facilement accessible ; c'est d'ailleurs là un principe purement méthodologique.

211 *a* 12-*b* 5. — Préliminaires à la position de l'essence, dans lesquels sont résumés et signalés les traits principaux du lieu, obtenus par la recherche précédente.

211 *a* 12-17. D'abord, l'étude du lieu doit partir de celle du mouvement : c'est bien, en effet, ainsi qu'a procédé Aristote (voir *ad* 1 début), le mouvement étant la réalité où l'on retrouve le lieu (III, 4 début) comme le temps (cf. 11. 218 *b* 21) ; et, c'est une conséquence de la propriété (4, *a* 12-13) c'est le mouvement qui séparant le corps de son lieu, suggère l'idée (Philop. 541, 14) et le problème du lieu (*ad* 1. 208 *b* 1-8-25 : rôle du remplacement et des mouvements naturels dans l'affirmation commune de l'existence du lieu ; *ad* 2. 209 *b* 21-30 : en tant que séparable, le lieu n'est ni la forme, ni la matière) ; cette liaison du lieu au mouvement est importante en ce que la définition à laquelle parvient Aristote tient compte de l'immobilité du contenant ; ainsi, le lieu d'un corps n'est bien défini qu'au moment où il le quitte (c'est là une des raisons qui rendent inévitable la question du lieu du tout). Comme exemple de cette liaison du lieu au mouvement, Aristote donne précisément la croyance (d'ailleurs inexacte, voir 5. 212 *a* 31-*b* 22) au lieu du tout (212 *a* 13-14). Par suite, si ce sont les choses en mouvement local qui doivent nous servir de points de départ pour l'étude du lieu, il convient de signaler les choses qui sont vraiment mues localement pour connaître les choses qui sont vraiment dans le lieu (Simpl. 567, 7). D'où les deux remarques suivantes : la première (212 *a* 14-17) pose les deux sortes de mouvement local, le transport, l'accroissement et le décroissement, celui-là, selon la

remarque de Simpl. 567, 14, étant le mouvement local proprement dit. C'est à partir de ces deux mouvements qu'il faudrait entreprendre l'étude de l'évolution psychologique de l'idée de lieu que néglige d'ailleurs Aristote (cf. Simpl. 567, 18-21).

La deuxième remarque (212 a 17-23) distingue les choses mues par soi et les choses mues par accident; nous pouvons prévoir, en effet, que seuls les corps mus par soi nous donneront quelques renseignements sur le lieu et même seront proprement dans le lieu; parmi les corps mus par accident, il faut distinguer, selon la terminologie des commentateurs, les *μέρη*, qui sont mus par accident dans leur tout, mais qui sont mus par soi en puissance (Simpl. 567, 32) et les *συμβεβηκότα* qui ne sont jamais mus par soi; d'où le *ἐνεργεία* de 211 a 18. Le caractère principal, mais sous-entendu, du *μὴ* par soi, est qu'il se détache seul de son lieu; il va donner lieu à la remarque suivante.

211 a 23-29. — Elle part de la distinction du lieu immédiat et des lieux médiats (2. 209 a 31-b 6) et aboutit à dire que le lieu véritable est évidemment immédiat; ce qu'elle apporte de nouveau, c'est la notion de l'extrémité de l'enveloppe qui servira dans la définition du lieu. Cette observation est une conséquence des propriétés 1 et 3; d'autre part, la notion d'égalité entre le lieu et la chose est un commencement de quantification du lieu.

211 a 29-b 5. — Cette égalité du lieu et de la chose, combinée avec leur séparation nécessaire, aboutit à la quatrième remarque, laquelle est conforme à la propriété 2 : la chose n'est pas continue avec son lieu, mais seulement en contact; il faut donc se reporter aux définitions du contigu, du contact, du continu de *Phys. V*, 3; or, il est certain que dans cette théorie, Aristote a supposé admise une certaine notion de l'espace, ainsi l'on pourrait taxer ici Aristote d'une espèce de cercle vicieux, assez net 211 a 34, quand résumant les résultats précédents, il montre que le lieu immédiat des extrémités de l'enveloppe est égal à la chose, car, dit-il, les extrémités des choses en contact sont *ἐν τῷ αὐτῷ* (voir les remarques d'Alex. Simpl. 570, 1). En réalité, il ne faut pas demander à Aristote la rigueur d'une reconstruction purement conceptuelle; il prétend

seulement mettre debout une définition qui soit conforme à l'intuition sensible et commune.

L'observation s'accompagne de deux remarques qui la confirment. La première (211 *a* 34-*b* 1) montre que les deux relations du corps dans le lieu et de la partie dans le tout correspondent à deux sortes de mouvement ; le corps est mû dans son lieu, la partie avec le tout ; Aristote va si loin en ce sens qu'il déclare que le mouvement ou le repos du lieu importent peu. La deuxième remarque, qu'Alex. (Simpl. 570,28) voudrait supprimer, ne fait en effet (211 *b* 1-5) que répéter la distinction précédente et la différence qui en résulte pour le mouvement sur des exemples ; on voit que l'image du vase s'impose de plus en plus pour représenter le lieu [211 *b* 4, Bekker porte κατὰ au lieu de μετὰ ; bien que le sens ne soit pas altéré, c'est là néanmoins, comme l'ensemble du morceau le prouve, une erreur typographique].

211 *b* 5-212 *a* 7. — Position de la définition du lieu. Comme le remarque Simpl. (571,13), pour l'obtenir, il n'y a qu'à résumer le développement précédent. Aristote présente ce résumé sous la forme d'une disjonction (211 *b* 5-10) : Simpl. (571,1) essaie de la rendre rigoureuse en partant de l'idée du corps en mouvement, mais Aristote a négligé cette démonstration, outre qu'elle laisse beaucoup de choses ἐν τινι qui ne sont ni matière, ni forme, ni intervalle (610,10).

211 *b* 10-14. — Le lieu paraît être la forme parce que ce sont tous les deux des limites et que les limites des choses en contact sont confondues ; par là le lieu semble appartenir au corps comme la forme, en réalité il appartient à l'enveloppe. On explique ainsi une des ambiguïtés où s'embarrassait la recherche.

211 *b* 14-29. — Le lieu paraît être l'intervalle. Les raisons de cette illusion sont d'abord données (201 *b* 14-17) : c'est que dans le remplacement l'intervalle subsiste indépendamment de l'écoulement des corps, satisfaisant ainsi aux propriétés 2 et 4 ; en outre, ce qui est évident, il satisfait à la troisième. Trois raisons sont

données là-contre (211 b 17-29). La première (211 b 17-19) c'est que l'intervalle n'est pas une chose existant par soi, indépendamment du corps qui le remplit : cette proposition est posée (comme III, 5.205 a 30 : on ne peut séparer le lieu et le corps, dans le développement de 205 a 29 - b 1 qui montre que si les lieux sont finis le monde est fini ; et ici même 1.209 a 7-13) non démontrée ; elle nie l'existence de l'espace géométrique à titre de chose, c'est-à-dire, comme ce sera montré plus loin, du vide. Toutefois, l'on peut considérer comme une preuve physique l'énonciation du fait, précisé plus loin 212 a 12-14, que les corps se remplacent mutuellement ; la restriction 211 b 18 s'applique probablement à ce qui se passe dans la clepsydre, dont l'arrêt d'écoulement sera considéré (6.213 a 27) comme une preuve de l'impossibilité du vide (Them. 113, 29 ; Simpl. 573, 19).

La seconde raison est indiquée, croyons-nous 211 b 19-23 ; c'est un raisonnement par l'absurde. Il est nécessaire (Simpl. 574, 11) car on n'a pas prouvé que le lieu n'est pas l'intervalle plein. Si l'intervalle est une chose en soi, alors la relation des parties au tout, qu'on avait opposée à celle des corps à son lieu doit être interprétée autrement, car si l'intervalle, chose en soi, est le lieu, chaque partie est dans son lieu par soi, et non plus dans le lieu du tout par accident, ou dans son lieu par soi en puissance (voir *ad* 211 a 17-23) ; alors le lieu d'une partie plus grande recouvre celui des parties plus petites, et comme il y a une infinité de telles parties, il y aura une infinité de lieu dans le lieu. Pour que le raisonnement s'applique, il faut d'abord que l'intervalle soit considéré comme une certaine chose en soi [nous adoptons le texte que donne Them. 116, 12], par application à laquelle la partie du tout soit douée d'un lieu en soi ; cette supposition n'est pas condamnée par la preuve précédente, parce que rien n'empêche encore que l'intervalle soit à la fois lieu et plein ; c'est ce qu'indique la proposition participiale 211 a 21 à laquelle nous donnons un sens concessif. En outre, si l'on applique la règle 211 a 12, le mouvement des parties doit être considéré pour que leur lieu soit précisé (et comme elle change de lieu par soi, elles ont donc

un lieu par soi cf. 211 *b* 25-26); mais en l'absence d'indication dans le texte, nous nous en tenons à la première explication; il est certain que les mouvements compliqués qu'on suppose pour expliquer la phrase en question (cf. Simpl. 574,34) sont inutiles. Il est à remarquer que l'absurdité provient de la divisibilité indéfinie non de l'étendue géométrique mais de l'intervalle physique qui est censé constituer le lieu, car comme le lieu est réel, la question de l'infini ne comporte plus, pour lui, la solution ordinaire. Cette démonstration est invoquée et résumée comme argument contre l'existence du vide (8.214 *b* 24-28).

La deuxième absurdité est indiquée ensuite (211 *b* 23-24) [Elle est nettement distinguée de la précédente : Simpl. 574,25 ; 575,27. St Th., l. VI, 8 ; d'où notre ponctuation] : c'est que le lieu serait transportable, par exemple quand on déplace le vase ; or, sans contredire une propriété nettement indiquée (elle ne le sera que plus loin 212 *a* 15 ; Théophraste [dans Simpl. 566,18 *ad* 211 *a* 36 cf. 583,10] donnait parmi les points de départ la propriété d'immobilité), cette conséquence s'accorde mal avec l'idée que le corps quitte le lieu (il ne quitte pas son intervalle). D'ailleurs ce changement du lieu est jugé d'après ses conséquences : d'abord (211 *b* 24) il y aura un lieu du lieu ; cette proposition rappelle l'antinomie de Zénon et sans doute participe-t-elle à la même difficulté qui provient de ce que l'on considère le lieu sous un aspect trop matériel ; mais ici Aristote ne songe pas à la réduire à l'absurde par l'infini, mais plutôt par la pénétrabilité.

C'est ce qu'indique la seconde difficulté 211 *b* 24-25, que Saint Thomas (l. VI, 8), contrairement à Simpl. 575,31 et non sans raison ne considère pas comme distincte de la précédente : plusieurs lieux seront ensemble ; or, le lieu est une réalité, et si on le considère comme intervalle, il devient presque une réalité consubstantielle au corps (cela devient très net dans la critique des théories du vide 8. 216 *a* 21, *b* 12, cf. Philop. 548,16) et on peut au moins se demander comment deux réalités de ce genre peuvent se superposer. Cette difficulté apparaît nettement quand on considère le transport d'un contenant, qui arrive dans un autre lieu ; mais on

peut l'établir pour le corps au repos ; on peut aussi remarquer, dans le cas du mouvement, que le lieu se dédouble, ce qui est une difficulté du même ordre que la précédente.

211 b 25-29. — Dans la conclusion de cette critique de l'intervalle comme lieu, Aristote laisse entendre que sa définition du lieu comme limite lèvera les difficultés précédentes. Alors, en effet, le lieu de l'eau et de ses parties (mais pour celles-ci ce n'est un lieu que par accident) est la concavité interne du vase ; le lieu du vase étant la couche d'air enveloppante, le changement de ce lieu-ci ne touche en rien celui-là ; par là sont bien écartées les difficultés relatives à la suppression des lieux. Mais, il s'en élève de très graves, qu'Aristote semble ne pas voir. L'ambiguïté de l'expression ἐν ᾧ κινεῖται (211 b 25) le laisse apercevoir : cette expression peut signifier : le lieu dans lequel l'eau est mue pendant que le vase change de place ; mais ce déplacement non seulement de la masse d'eau mais de ces parties (l'emploi de *μορίον*, 211 b 25, pour signifier le contenu [cf. Philop. 554,25 ; S^t Th., l. VI, 9], permet la confusion de ces deux points), tend à montrer que leur lieu est autre chose que le vase et que d'autre part, les parties ont comme lieu autre chose que ce lieu par accident que leur donnait le tout de l'eau qui qualifie et pour ainsi dire absorbe l'espace indifférent qu'il remplit ; nous avons déjà vu se poser une difficulté analogue qui oppose le lieu substantiel à l'espace indéfini à propos de la distinction du lieu propre et du lieu commun (2. 209 a 31-b 6). C'est pourquoi nous croyons que l'expression de 211 b 25 signifie plutôt : dans lequel elle effectue ses mouvements propres ou est déplacée par l'air, ce qui s'accorde avec la suite (211 b 25-26). Pour 211 b 28-29, nous n'acceptons pas l'interprétation de Saint Thomas (l. VI, n. 9) qui soulève à tort la question de l'immobilité du lieu. Aristote considère ici l'intérieur du vase comme étant le théâtre de changements « en vase clos » et ne loge que le vase lui-même dans l'ensemble de l'univers.

Par suite, si la critique du lieu comme intervalle consubstantiel au corps est un progrès important sur l'intuition commune, elle laisse non résolu le problème des rapports du lieu qualifié à

l'étendue géométrique ; nous verrons qu'elle ne détache pas le lieu de la substance (la critique du vide n'atteignant que le substantialisme géométrique). Dès maintenant, la relativité du lieu, qui apparaît dans le mouvement d'entraînement de l'eau contenue par le vase, peut être considérée comme la pierre d'achoppement de la théorie.

211 b 29-212 a 2. — La matière paraît être le lieu. Les raisons de cette apparence (211 b 29-36) tiennent au fait que la matière est le sujet du changement qui va d'un contraire à l'autre (la matière est ainsi posée et définie *Phys.* I, 6-9 ; *Méta.* Z, 7 ; A, 2) ; elle semble ainsi satisfaire à l'expérience du remplacement, interprété d'ailleurs par une métaphore, et non à une propriété définie comme point de départ ; si ce n'est à la propriété attribuée implicitement au lieu d'être immobile. La critique de cette apparence (211 b 36-212 a 2) a déjà été faite au chapitre 2, où la question du lieu comme matière n'était pas distinguée de celle du lieu comme intervalle : la matière n'est pas séparable de la chose (209 b 21-30) ; la matière n'enveloppe pas (209 b 30-31). Ce sont là deux catégories différentes comme le montre bien la différence des deux expressions δ et $\sigma\delta$ (211 b 34-35).

[211 b 31 ; nous adoptons le texte de Bk, celui qu'indique Philop. (556, 10) $\kappa\epsilon\chi\omega\rho\iota\sigma\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\ \alpha\lambda\lambda\alpha\ \sigma\upsilon\nu\epsilon\chi\epsilon\acute{\iota}$ ne met pas en valeur le rapport de l'attribut variable à son sujet immobile].

212 a 2-7. Position de la définition du lieu, comme limite du corps enveloppant, en conclusion de la disjonction énoncée 211 b 5. Selon le texte que donne Simpl. 580, 3 ; 582, 30 ; 584, 20 et Them. 276, 13, un membre de phrase serait tombé b 6 : $\kappa\alpha\theta'\delta\ \sigma\upsilon\nu\acute{\alpha}\pi\tau\epsilon\iota\ \tau\tilde{\omega}\ \pi\epsilon\rho\iota\epsilon\chi\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\omega$, qui montre que l'enveloppant a une autre limite. Enfin, cette définition se précise par l'indication que l'enveloppé est mobile selon le transport ; selon Saint Th. (I. VI, 12) cette indication a pour but d'insister sur le caractère substantiel de la chose qui occupe l'intervalle ; c'est plutôt une amorce pour la discussion qui établira que le ciel n'est pas dans un lieu, soit que l'expression mobile ($\kappa\iota\nu\eta\tau\acute{o}\varsigma$) ne s'applique pas au ciel qui est

toujours mû (Simpl. 580, 12), soit que *φώρα* s'oppose ici à *περιφορά*, selon Alex. (Simpl. 580, 12); c'est aussi pour rappeler le rôle que la considération du mouvement par transport a joué dans la définition du lieu. Ainsi on passe de la notion d'enveloppe extérieure à celle d'enveloppe étrangère au corps logé, puisque ce corps quitte son lieu par le mouvement (2. 209 b 21 ; 4. 211 b 13), de la notion de lieu en puissance à celle de lieu en acte (5. 212 b 17). C'est enfin, et surtout, parce que la question importante qui préoccupe Aristote, aussitôt posée cette première définition du lieu, est celle de son immobilité ; en effet, nous pouvons dire, en nous en tenant à cette définition, qu'un corps immobile dans un fleuve change de lieu, conséquence relativiste, d'ailleurs sous-entendue et inacceptable.

212 a 7-19. — Récapitulation des difficultés d'une telle étude, en prévision d'une définition plus complète.

212 a 8. Le lieu paraît forme et matière ; et par suite appartient aux spéculations les plus profondes (cf. St Th. I. VI, 13, qui renvoie ad 2. 209 b 20), en outre c'est sans doute un indice que le lieu doit être rattaché à la chose dans sa substance.

212 a 9-14. D'autre part, l'expérience du remplacement, fondamentale dans la théorie du lieu, aboutit (cf. 3. 210 a 24) à l'image du vase, qui inspire la définition de tout-à-l'heure et cependant suggère la grave confusion du lieu avec l'intervalle ; cette confusion expliquée psychologiquement par le peu de consistance de l'air (212 a 12 ; voir une explication du même genre pour le vide 6. 213 a 20-31) et qui amène, pour la première fois, l'identification de cet intervalle hypostasié avec le vide (cf. 7. 214 a 21 : la même erreur conduit au vide pris comme chose en soi, et au lieu comme intervalle), a pour origine l'immobilité du vase où se fait le remplacement (212 a 9 ; cf. les hésitations de Simpl. [581, 32] sur le sens de *ῥεμῶντι*.

212 a 14-19. Par suite, se pose le question de l'immobilité du lieu. On commence par corriger la comparaison, jusqu'ici admise sans critique, du lieu avec le vase. Puis l'exemple du navire sur le fleuve distingue l'existence dans un vase de l'existence dans un

lieu ; le fleuve n'est pas lieu, parce qu'il est mobile ; ou alors il faut considérer le fleuve tout entier, soit, comme le disent Simpl. (584, 7) et Them. (119, 10), le fleuve et ses rives, c'est-à-dire le lit et le bassin, soit qu'Aristote considère la masse d'eau qui définit le fleuve dans son unité, comme il fait, dans les *Météor.* (II, 3. [21] *Id.*) le fleuve de pluie et de vapeur. (D'ailleurs 212 a 19 $\mu\tilde{\alpha}\lambda\lambda\omicron\nu$ indique que l'exemple n'est pas rigoureux ; et, en effet, si c'est le lit qui est le lieu, il n'est pas immédiat et ne satisfait point à la définition). Ainsi le navire ne serait pas dans un lieu, au moins dans un lieu propre (il suffit d'ailleurs de supposer que le navire est porté sur le fleuve, sans avoir un mouvement propre, étant mû, par suite ; par accident [Simpl. 583, 22]) ; c'est là une conséquence que Saint Thomas (l. VI, 14) essaie de corriger en concevant un lieu dans l'eau qui coule, mais qui n'est pas cette eau ; il est difficile d'en voir la différence avec le contour purement géométrique, qui n'est certes pas le lieu réel pour Aristote, car il n'est qu'à titre d'abstraction — Sur l'expression $\beta\omicron\upsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\iota$, voir Bonitz, *Ind.* 140 b 41.

La différence du lieu et du vase manifeste donc la nécessité où l'on est de concevoir le lieu comme immobile ; sinon il faudrait un lieu pour le mouvement du lieu (Simpl. 583, 26), ou, comme nous l'avons déjà dit, un corps immobile pourrait être considéré comme en mouvement. Aristote n'éclaircit pas ces difficultés et par là montre d'abord qu'il n'était parvenu à comprendre dans leur portée générale la relativité des mouvements et celle des lieux, ensuite que pour lui, le lieu est une propriété de la substance, ne subsistant par soi à aucun titre et ne pouvant être un sujet de mouvement.

212 a 19-21. Seconde définition du lieu.

212 a 21-28. Confirmation de la définition par trois usages relatifs à la notion de lieu.

Le premier (212 a 21-28) est d'appeler bas le centre du ciel, haut la concavité de l'orbe lunaire, et c'est justice parce que ce sont des contenants immobiles. On répond ainsi à la difficulté

implicite de savoir où était un lieu dans le monde sublunaire, mobile dans toutes ses parties. Il ne s'agit pas d'établir de nouveau l'immobilité du lieu par le raisonnement suivant (Simpl. 584, 30) : le lieu a le haut et le bas, en vertu de la propriété 5 ; le haut et le bas sont l'extrémité et le centre, en vertu des mouvements naturels ; l'extrémité et le milieu sont permanents ; donc, etc. ; il s'agit de confirmer la définition par l'évidence, fondée à la fois sur la coutume et sur la raison qui pose les mouvements naturels, et les distinctions du haut et du bas comme évidents ; c'est ainsi, du moins, qu'Aristote présente les choses, omettant la conclusion et commençant par διὰ τοῦτο.

Il s'agit, 212 a 24, d'une part, du centre du monde, qui n'est pas le centre de la terre mais le monde ne peut se concevoir sans un corps central (cf. *de Coelo* II, 3.286 a 12 sq.), d'autre part, de la concavité de l'orbe de la lune ; or, cet orbe se meut, mais il n'est pas impropre à servir de lieu ; car il se meut du mouvement uniforme dont les propriétés ont été fréquemment mises en lumière par Aristote : cf. *Phys.* VIII, 9.265 b 1 : la sphère se meut et en un sens est au repos ; c'est une des raisons de la priorité du transport circulaire (*Phys.* VIII, 9 ; *de Gen. Corr.* I, 320 a 22 : les parties changent de lieu, non le tout, cf. *de Coelo* I, 9. 279 b 3 ; II, 4. 287 a 11 : le ciel est circulaire, sinon il changerait de lieu en tournant). Ainsi la concavité de l'orbe lunaire coïncide toujours avec elle-même : par là elle a la constance qui permet d'en faire un lieu ; certes c'est par rapport aux mouvements verticaux qu'elle peut servir de point de repère et non aux autres mouvements circulaires ; mais Aristote ne pense pas à cette difficulté, et le ὁσαύτως ἔχον se rapporte à la sphère elle-même, non à ses rapports aux mobiles (cf. la même expression touchant le mouvement des fixes *Gen. Corr.* II, 10.336 a 28).

Par opposition au sens précis qu'on vient d'indiquer, et conformément aux mouvements fondamentaux des éléments extrêmes, la notion de lieu est appliquée non seulement à la limite comme telle, mais au corps lui-même, terre et feu (*Philop.* 591, 23) ou éther ; peu importe cette dernière ambiguïté, car cette notion de

lieu est non précisée, mais elle est bien dans la logique de la doctrine (cf. 5.212 *b* 14-16) et utilisée notamment *de Cælo* IV, 4. 311 *b* 13-29 — 312 *a* 2. Nous préférons cette interprétation à celle de Saint Thomas (l. VI, n. 17) qui fait appel à la stratification des éléments et oppose ainsi le haut relatif au haut absolu (cf. Simpl. 586,15).

212 *a* 28-29. — Le second usage est la comparaison du lieu à un vase ou à une surface enveloppante, et en effet, c'est plutôt une limite. L'expression *περιέχον* est nettement mise en valeur.

212 *a* 29-30. — Si le second usage nous éloigne de considérer le lieu comme une chose, il ne faut pas oublier qu'il existe dans la chose. Si par la notion d'enveloppe, le lieu établit un rapport entre substances, le substantialisme ne perd pas ses droites pour autant.

CHAPITRE V

212 a 31-33. — On continue à vérifier la définition, d'abord sur une difficulté qu'elle rencontre à propos du lieu du ciel (212 a 31-b 22), puis sur les difficultés relevées au début sur la notion du lieu. Des deux caractères essentiels du lieu, l'immobilité et l'enveloppement, le premier donnait lieu à une difficulté implicite, qui a été résolue 4. 212 a 21-28 par la reconnaissance du centre du monde et de la concavité de l'orbe lunaire comme lieux principaux pour les choses du monde sublunaire. Le caractère d'enveloppe donne lieu à une autre difficulté dont voici l'exposé 212 a 31-33 : en conséquence de la dernière définition du lieu, on peut dire que ce qui n'est enveloppé par rien n'est pas dans un lieu ; bien qu'Aristote ne le dise pas explicitement [et il faut conserver à la traduction cette généralité, puisque ce n'est que plus loin qu'on parlera de l'ensemble du monde 212 b 14-19 : on peut y arriver, en restant intelligible, pourvu qu'on rétablisse un second τοιοῦτο à côté de celui de 212 a 32 ; c'est même ainsi qu'on explique le texte avec le moins d'hypothèses, car, de toute autre façon, il faut admettre que de nombreux éléments du texte ou du sens sont tombés ou sous-entendus]. Aristote pense évidemment au tout de l'Univers, et, par suite, se pose aussitôt le problème du mouvement de cette chose sans lieu, car si le mouvement déce le lieu (4. 211 a 12-b 5), le lieu rend le mouvement possible (III, 1. 200 b 21).

212 a 33-b 3. — Tel étant l'exposé de la difficulté, en voici la solution qui est donnée d'abord d'une façon très résumée (212 a 33-b 3) : d'abord le principe en est sous-entendu, à savoir que le tout est en un lieu non par soi, mais par ses parties ; on ne l'explicitera qu'au moment où il s'agira nommément du tout de l'Univers ;

ensuite les conséquences sont relatives l'une au tout qui ne change pas de lieu, mais [nous traduisons ainsi ἀμα...δέ 212 a 35] se meut circulairement (cf. ad 212 a 21); l'autre aux parties qui, elles, se meuvent, non seulement comme le tout, mais encore comme des choses qui sont dans un lieu : du moins est-ce ainsi que nous établissons la suite des idées à 212 a 33 : περιέχεται γάρ ; il s'agit évidemment ici des parties qui composent le monde à l'intérieur de la sphère extrême, et non seulement des sphères homocentriques, mais aussi de la région sublunaire; c'est ce que prouve, croyons-nous, le passage 212 a 35-b 2 dans sa seconde partie, où le μέν de 212 b 1 oppose les sphères homocentriques aux choses sublunaires qui se meuvent ou changent de lieu (δέ 212 b 8). [Par suite, nous conservons le texte de Bk, contrairement à la version que Prantl attribue à Simpl., ad 212 b 2, bien que Simpl. interprète comme nous (588, 37-589, 1)]. Reste, dans la première partie de ce passage, la phrase 212 b 1 : τῶν μορίων γὰρ οὗτος ὁ τόπος : ici commence peut-être (cf. Philop. 600, 26 sq. Simpl. 589, 4 sq.) l'équivoque que nous allons trouver dans le développement suivant entre les parties du monde et les parties de la sphère extrême; celles-ci seront dites en effet dans le lieu, bien que leur tout n'y soit point; et cela, comme le dit Alex. (Simpl. 589, 7) parce que le tout ne se meut pas à proprement parler, mais ses parties; par suite, le γάρ de 212 b 1 pourrait s'interpréter en ce sens (cf. 212 b 10). Mais on peut, semble-t-il, adopter une autre interprétation qui conserve à μόρια le sens que nous lui avons donné plus haut; il n'y a qu'à se rappeler l'hésitation qu'Aristote a montrée à attribuer le nom de lieu à la sphère céleste de la lune parce qu'elle est en mouvement (4. 212 a 21-24). — 212 a 32 : καὶ ὕδωρ ; les commentateurs sont d'accord sur le sens de cette hypothèse, l'eau par sa fluidité semble avoir besoin d'une enveloppe qui la contienne, sinon elle s'échappe. — 212 b 2 : πύκνωσιν καὶ μάνωσιν : cette double opération détermine le passage d'un élément à l'autre, par suite du lourd au léger; son caractère dynamique est nettement montré (7. 217 a 20-b 20).

212 b 3-22. — On va développer ici la notion du lieu de l'Univers, d'une façon plus explicite que tout-à-l'heure (cf. Them. 120, 41). D'abord on introduit (212 b 3-6) la distinction du lieu en puissance et du lieu en acte, qui, contrairement à ce qu'affirme Aristote, n'a pas été indiquée bien qu'effleurée (*ad* 211 a 17-23) : d'un corps continu les parties sont dans un lieu en puissance ; or, le corps continu dont il va être question plus loin, c'est la dernière sphère (cf. Philop. 601, 20), dont les parties pourraient être aussi dites dans un lieu en puissance, si leur tout n'était pas précisément une chose qui n'admet pas le lieu. Pour le dire, dès maintenant, nous croyons qu'il s'agit de cette huitième sphère et de ses parties d'abord ici, où le principe invoqué n'aboutit d'ailleurs à rien, puis 212 b 11-13 [à cause surtout du ἐπὶ τῷ κύκλῳ, qu'on ne peut supprimer comme le voudrait Bonitz, *Ind.* 146 b 11] ; par ailleurs, il s'agit de l'intérieur de l'Univers et notamment des sphères homocentriques.

Des choses qui sont en acte dans leur lieu, aucun exemple n'est donné, mais ce cas est illustré par le premier terme de la division suivante, les choses qui sont dans le lieu par soi (212 b 7-11). Cette distinction permet d'opposer les choses transportées ou accrues, choses sublunaires, d'une part au ciel qui se voit refuser le lieu (dans tous les sens que l'on vient d'exposer, *Simpl.* 591, 25), d'autre part aux sphères homocentriques, qui, étant contiguës, ne sont pas dans le lieu en puissance ; et, en effet, dit Philop. 601, 6, elles sont divisées et séparées l'une de l'autre par leurs mouvements, et toutefois ne pouvant changer de lieu, sont moins nettement dans un lieu par soi que les choses sublunaires [212 b 10 ; nous lisons ἐφ' ᾧ avec la plupart des manuscrits ; sur ἐφ' ᾧ, voir Diels *ad Simpl.* 591. 34].

Enfin, viennent les choses qui sont dans un lieu par accident (212 b 11-13), comme l'âme et le ciel (l'âme est un moteur immobile, mais qui est mû et est dans un lieu par accident, VIII, 6, 259 a 20 sq). Or, ici, οὐρανός semble désigner non plus le tout, mais la sphère extrême (cf. *Simpl.* 594, 7 ; St Th. l. VII, 15), conformément à la distinction du *de Coelo* (I, 9. 278 b 10-21) ; il est vrai

que relativement au lieu du tout, il suffit de considérer la sphère extrême ; en outre, si l'on remarque que cette sphère peut s'appeler elle-même tout, on conçoit qu'elle pouvait donner lieu au raisonnement sur l'existence du tout à l'intérieur de soi-même, mais rien de tout cela ne nous a été conservé ; voici, selon le texte que nous avons, l'interprétation que l'on peut donner de la pensée d'Aristote.

Le ciel, qui est représenté par la sphère extrême, est dans un lieu par accident, parce que ses parties sont dans un lieu. Remarquons d'abord que c'est là un emploi bien peu rigoureux de la notion d'accident, car le tout n'est ni partie ni attribut pour ses parties, c'est la confusion du κατὰ συμβ. et du κατ'ἄλλο (Simpl. 592, 34). En outre, c'est à peine si ces parties peuvent être dites en un lieu (d'où le πως, 212 b 13, que par sa position on ne peut attribuer à πάντα [cf. Simpl. 592, 20] ; c'est pourquoi nous n'adoptons pas l'interprétation de Them. 121, 1 qui voudrait que la partie extérieure de la sphère extrême fut distinguée du reste, comme cela, semble-t-il, est fait 212 b 22 ; mais nous n'admettrons pas non plus cette dernière interprétation) ; elles sont dans un lieu en ce qu'elles s'entourent l'une l'autre, comme dans un continu et comme cela est rendu sensible par le mouvement (Simpl. 593, 16) ; Aristote ne donne pas d'ailleurs cette dernière précision, pas plus qu'il n'introduit la notion de lieu en puissance, qui d'ailleurs, nous l'avons vu, s'appliquerait mal. Une telle interprétation ne donne donc pas un sens bien satisfaisant ; elle est cependant meilleure, croyons-nous, que les autres, par exemple celle d'Alex. (Simpl. 593, 7) qui voudrait qu'οὐρανός désignât ici le tout de l'Univers ; outre que le ἐπὶ τῷ κύκλῳ s'explique mal ainsi, l'unité, à première vue satisfaisante, qui est introduite ainsi dans le développement est contredite par la division de 212 b 11 (les choses qui sont dans un lieu par accident) ; meilleure aussi que celle de saint Thomas, qui, au contraire, ne voit en question dans tout ce développement que la sphère extrême (l. VII, 12 sq ; 15 où il cite l'interprétation contraire d'Averroès).

La dernière partie du développement (212 b 13-17) revient au

tout de l'Univers (Simpl. 593, 23) : malgré le mouvement (212 b 13, μέν ; omis par Philop. 603, 14) de la sphère extrême, qui d'ailleurs n'est que circulaire (toutefois, tel quel, il pourrait s'appliquer à un corps qui fût dans le lieu, comme cela arrive pour les planètes), le tout de l'Univers n'est pas quelque part, parce qu'il n'est pas enveloppé ; on a, en effet, démontré au livre III, que l'Univers ne baignait pas dans l'infini ; la démonstration ne sera satisfaisante qu'après celle de la non-existence du vide ; d'où les expressions de léger doute (212 b 18 ; cf. εἰ γὰρ b 9). Par suite, le monde n'est pas dans le lieu ; et en effet, dirons-nous en faisant appel à l'autre caractère essentiel du lieu, l'immobilité, ou ce lieu serait mobile, alors il ferait partie du monde et nous savons que nulle chose n'est par soi à l'intérieur de soi ; ou ce lieu serait immobile, mais alors, il existe mais transcendant au monde, dernier terme de l'échelle qui monte à la forme pure, à mesure que le lieu s'élève ; mais rien ne permet de l'appeler encore lieu.

De là résulte une conséquence importante pour les lieux de l'Univers (212 b 17-22). On peut dire que tout est dans le ciel, parce qu'il n'y a rien au-delà ; mais ce n'est pas là une détermination locale ; il faut définir le lieu comme la limite interne du ciel qui touche le corps mobile, c'est-à-dire la concavité de l'orbe lunaire, qui touche le corps sublunaire ; seul, avons-nous vu, ce corps mérite le nom de mobile, comme seul il est vraiment dans le lieu, tout le développement précédent montrant que les astres et même les planètes ne sont dits dans le lieu qu'après beaucoup de difficultés. Aussi préférons-nous cette interprétation qui est de Them. (121, 18), de Simpl. (594, 7 sq.), de Saint Thomas (l. VII, 14), à celle d'Alex. (594, 16), suivi par Zeller 398, 4, et Hamelin, *Syst.* 291 : d'après celle-ci le corps mobile de b 19 représenterait le premier mû, et la proposition distinguerait en lui une limite interne et externe ; la limite externe serait ainsi immobile absolument, et représente une abstraction qui se confondrait avec la suprême réalité, et un attribut sans sujet ; c'est tout à fait anti-aristotélicien, outre que κενή του s'applique difficilement à un dieu. Par suite, dans la série des lieux qu'on déduit de là, il faut enten-

dre *αἰθήρ* comme le synonyme du feu : la terminologie d'Aristote, et même sa conception du feu pur n'étant pas très nette (Ideler, *Météor.* Index ; cf. Simpl. qui critique Alex. 594, 29 ; saint Thomas, l. VII, 14 fin) ; les textes opposés à cette interprétation (Bonitz, *Ind.* 15 b 14) peuvent faire admettre que, sans rigueur, Aristote revient ici à l'idée du ciel comme sphère extrême et établit l'implication successive des divers ordres de l'Univers, y compris le monde sublunaire. Cette série n'est d'ailleurs que la représentation d'une superposition spatiale et l'on ne voit pas qu'Aristote se soit posé le problème de la mobilité de chacune de ces couches, si l'on en fait des lieux successifs ; en tous cas, il n'invoque pas, comme pour la concavité de l'orbe lunaire, le mouvement circulaire des éléments, qu'il a nettement marqué par ailleurs, cf. *Météor.* II, 5. 346 b 25 : les transformations de l'air en eau forment comme un fleuve ; cf. la comparaison avec le mouvement circulaire du ciel, *Gen. Corr.* II, 10. 337 a 1.

D'une façon générale, ce développement n'est pas au point, et l'on est plus fidèle au texte quand on ne cherche pas à lui donner une cohérence qu'il n'a pas, comme le font les commentateurs grecs, au contraire de saint Thomas et d'Àverroës (St Thomas l. VII, 15).

212 b 22-29. — Explication des difficultés proposées au début, au moyen de la définition du lieu. D'abord l'augmentation du lieu, conséquences de celles du corps 1.208 a 26), ne s'impose plus : la raison en est facile à trouver, bien qu'Aristote la sous-entende ; c'est qu'une telle difficulté repose sur la conception du lieu comme intervalle (St. Th. l. VIII, 2) ; or, la limite n'est pas augmentable (Philop. 597, 24 ; l'accroissement est des corps). Même réponse pour la difficulté de la destruction du lieu (210 a 9 ; cf. Simpl. 596, 11). En outre le principe de cette difficulté : Tout corps est dans le lieu et sa réciproque (1. 208 a 29) ne sont pas rigoureuse.

De même la question du lieu des limites est écartée (cf. 1. 208 a 7), car, dit Simpl. (596, 18), les limites ne sont ni séparées, ni entourées (cf. Philop 597, 14 : elles ne sont pas en soi dans le lieu).

De même, l'existence d'un corps dans le lieu ne répugne plus au principe de l'impénétrabilité (I. 208 a 4) ; on a vu, en effet, que le lieu, loin d'être corps, était plutôt surface (212 a 28).

De même les difficultés relatives à l'existence d'un intervalle corporel disparaissent (cf. 4. 211 b 14). — 212 b 27 : ἀλλ' οὐ διάστημα σώματος : c'est-à-dire un intervalle, réceptacle d'un corps, mais qui soit lui-même corporel (cf. Philop. 604, 23).

Nous avons traduit 212 b 25 : *ni que le lieu soit un intervalle corporel*, avec Simpl. 596, 25 ; et ainsi cette difficulté ne fait que mettre en lumière le principe de la précédente ; toutefois l'interprétation selon laquelle ce passage signifierait : *ni qu'il existe un intervalle qui soit corporel*, annonçant la critique prochaine du vide, serait assez satisfaisante, d'autant qu'Aristote identifiera le problème du vide et celui du lieu substantialisés. — La proposition suivante : *l'intervalle est corps* dénonce avec netteté le réalisme d'Aristote ; la fonction intervalle n'est pas conçue dans son originalité, alors que la limite, bien que toujours rattachée à la chose, avait cependant une notion spécifique (de même, l'intervalle du temps, conçu parallèlement à celui de l'espace, est la chose mue, I. 219 b 9-33).

Enfin, la difficulté de Zénon est de nouveau résolue (cf. I. 208 a 23, et 3. 210 b 22), le lieu est rattaché à ce dont il est le lieu, et c'est là un nouveau sens de ἐν τινι, qui n'a d'ailleurs pas été distingué 3-début. Ici (212 b 28) l'argument est développé grâce à la théorie du début du ch. 5, où l'on a montré l'existence ἐν τόπῳ n'est pas universelle, contrairement à l'affirmation d'Hésiode (I. 208 b 33) et que même elle pouvait servir à qualifier ontologiquement une certaine sorte d'êtres, les mobiles, ou sublunaires ; ainsi la liaison du mouvement au lieu n'a plus une simple valeur pour la connaissance, mais pour l'essence.

212 b 29-fin. — Dans la fin du chapitre est expliquée la propriété 6, que nous avons appelée la propriété dynamique du lieu et qui donnait l'une des raisons les plus nettes de l'existence du lieu (I. 208 b 8).

D'abord on considère (212 b 29-33) le mouvement vers le lieu

propre ; il apparaît comme conforme à la raison, si l'on applique la définition acquise du lieu ; car le corps enveloppant que touche le corps logé, mais sans violence, est parent au corps logé ; cette affinité étant d'ailleurs définie avec précision (*Gen. Corr.* II, 4 et 5) par l'existence d'un *σύμβολον*, c'est-à-dire d'un terme de rapport commun. Telle est l'explication d'Aristote ; elle fait évidemment intervenir un principe caché : si le corps tend vers ce corps parent, ce n'est pas comme on le démontre de *Cælo* IV, 3. 310 b 1-7 cf. sq. parce que ce dernier a une force attractive, mais pour que l'ordre local se réalise conformément à l'échelle des natures (Saint Thomas, p. VIII, 6 ; *Philop.* 580, 13). En outre (212 b 31), cette réalisation n'amènera pas une stratification inerte de l'univers (cf. *Gen. Corr.* II, 11. 337 a 7-15) ; car entre le lieu et le corps logé il y a une relation dynamique (laquelle dépend, selon l'indication de *Gen. Corr.* II, 2 et 4. de la grosseur des masses en présence) ; seuls les corps soudés (*συμπεφύκοτα*) n'agissent point l'un sur l'autre (cf. la même remarque de *Cælo* IV, 3. 310 b 6, *Gen. Corr.* I, 9. 327 a 1 [le contact est nécessaire à l'action mutuelle, *Gen. Corr.* I, 6. 322 b 24 sq.], *Phys.* VIII, 4. 255 a 12).

Mais alors la question du repos du corps dans le lieu naturel se pose ; Aristote la résoud rapidement (212 b 33-213 a 1) en le comparant à la situation d'une partie dans son tout ; sous la réserve que cette partie est détachée du tout, comme cela arrive par le mouvement dans les parties d'un tout fluide comme l'eau et l'air (telle est, on le sait, la différence entre la partie et le corps logé cf. 5. 212 b 17-22 ; *Simpl.* 598, 17).

Or, cette relation de la partie au tout, appliquée aux cas de deux corps consécutifs, va nous permettre d'approfondir la relation locale (213 a 1-fin) ; on peut dire que l'eau est partie de l'air en tant que l'air est forme ; certes, cette manière de parler n'est pas rigoureuse, d'abord parce que la matière n'est pas partie de la forme mais du tout (*Simpl.* 598, 33) ; ensuite parce que les éléments ne sont pas matière les uns pour les autres (ils sont en puissances les uns des autres, mais aussi élémentaires les uns que les autres) enfin, et Aristote le remarque explicitement (213 a 4) parce que la relation inverse est

possible. Ici il s'aperçoit que son développement devient très obscur, et il n'est pas difficile de comprendre en quoi : on sait, en effet, qu'il attribue (*Gen. Corr.* I, 3) un sens à la génération, selon lequel elle est absolue et non relative ; il y a génération absolue, quand de l'air est engendré à partir de l'eau, parce que c'est le plus formel qui est engendré (cf. *St. Th.* I. VIII, 7 ; Hamelin, *Phys.* 57) ; si la génération inverse est possible, c'est que les éléments participent à la matière et par suite au changement, mais elle n'est que relative, et constitue une destruction absolue (d'où 213 *a* 4 : ἄλλον τρόπον). Aristote paraît donc songer ici à une échelle de concepts correspondant à une hiérarchie de substances, conçue au moyen des notions de matière et de forme. Et, ce qui est très important à remarquer, c'est que cette hiérarchie prend une valeur locale ; ainsi s'explique la liaison que nous avons remarquée (cf. 2. 209 *b* 30-210 *a* 2) entre la forme et le contour local cf. *Gen. Corr.* I, 3. 318 *b* 27-32 ; II, 8. 335 *a* 19-fin du ch. : le feu est le plus formel des éléments parce qu'il est porté vers la limite ; *de Cælo* I, 2. 269 *b* 13-fin du ch., où il apparaît que la dignité de chaque corps est proportionnée à son éloignement du centre ; II, 13. 293 *b* 13-15 ; IV, 3. 310 *b* 10. Certes la démonstration d'une telle correspondance était impraticable ; d'abord parce que l'échelle des lieux était empruntée à l'expérience et qu'on n'aurait fait que retrouver en conclusion ce qu'on eût mis dans les prémisses ; ainsi la notion de tout et de partie qui est utilisée ici (cf. 213 *a* 9) suppose évidemment l'intuition spatiale ; ensuite l'ensemble de l'univers est conçu uniquement sous des déterminations finalistes, et au moyen d'appréciations portant sur la perfection ou l'imperfection des êtres ; par suite, la liaison des substances au lieu est une qualification ontologique et la détermination dynamique qui en résulte n'a rien de rigoureux. Toutefois un tel effort d'appréhension de la réalité par les concepts devait être signalé.

Par suite (213 *a* 10), le lieu apparaît comme uni à la notion de contact, étant la limite de deux corps en affinité, cette limite déterminant un équilibre, d'ailleurs variable à tout instant.

Simpl. (600, 13) remarque qu'Aristote n'a pas répondu à la

difficulté de 1. 209 *a* 13 : le lieu n'est ni élément, ni formé d'éléments ; cela tient à ce que la nature ni corporelle ni incorporelle du lieu n'a pas été suffisamment précisée ; rappelons-nous notamment que la notion de lieu devient de plus en plus vague à mesure que nous nous élevons dans le ciel. Ensuite, nous ne savons davantage (1. 209 *a* 18) à quel titre le lieu est cause ; on ne peut même pas dire avec Simpl. 600, 30, qu'il est cause finale ; cela tient à ce qu'il n'est pas détaché de la substance, en laquelle restent mêlées les raisons dynamiques et, par suite, les déterminations locales.

Vu le 24 mai 1923

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris
FERD. BRUNOT.

Vu et permis d'Imprimer
LE RECTEUR
de l'Académie de Paris
P. APPELL.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES SUR LE LIEU

D'APRÈS SAINT THOMAS (1)

CARACTÈRES D'UNE ÉTUDE PHYSIQUE DU LIEU.

SON CONTENU. (**Ch. I.** 208 a 27-29)..... 25

SES RAISONS.

Ex parte loci : 1^{re} raison : le lieu chose commune (208 a 29-31).. 25

2^e raison : le mouvement local (208 a 31-32)..... 25

Ex parte nostra : les difficultés sur le lieu (208 a 32-b 1).... 26

Antinomies du lieu.

Absence d'étude antérieure.

ÉTUDE DU LIEU.

Discussion.

L'EXISTENCE DU LIEU : raisons qui la prouvent.

Tirées du lieu.

1^{re} raison : le remplacement (208 b 1-8)..... 27

2^e raison : les mouvements naturels (208 b 8-25)..... 27

Tirées de l'opinion des autres.

Les partisans du vide (208 b 25-27)..... 29

Hésiode (208 b 27-209 a 2)..... 30

Raisons qui la nient : difficultés sur l'essence.

1. Pénétrabilité (209 a 2-7)..... 30

2. Le lieu des limites (209 a 7-13)..... 31

3. Ni élément, ni forme d'éléments (209 a 13-18)..... 32

4. Ni cause (209 a 18-23)..... 32

5. Sans lieu (209 a 23-26)..... 33

6. S'accroîtrait avec le corps (209 a 26-31)..... 33

(1) Nous donnons ce résumé qui est très clair à titre de table de matières. Nous aurions, assurément, quelques réserves à faire sur cette clarté et la systématisation qu'elle suppose de notre passage ; comme telle, elle peut rendre des services et aider à la représentation de l'ensemble.

L'ESSENCE DU LIEU (Ch. II).

Le lieu est forme ou matière.

1. Le lieu est forme (209 a 31-b 6)..... 34
2. Le lieu est matière (209 b 6-17)..... 35
3. Corollaire (209 b 17-21)..... 36

Le lieu n'est ni forme ni matière.

1. Séparable (209 b 21-32)..... 36
2. Distinction de la chose qui est quelque part et du quelque part (209 b 32-33)..... 37
3. Critique de Platon (209 b 33-210 a 2)..... 37
4. Le lieu est le terme final du mouvement local (210 a 2-9). 37
5. La destruction du lieu dans certaines générations (210 a 9-14)..... 38

Détermination positive (Ch. III).

PRÉLIMINAIRES.

- Différentes acceptions du lieu (210 a 14-25)..... 39
- Une chose peut-elle être à l'intérieur d'elle-même ?
- Comment c'est possible (210 a 25-33)..... 40
- Comment c'est impossible.
- Thèse (210 a 33-b 8)..... 40
- Preuve.
- Rien n'est en soi par soi.
- Preuve par induction (210 b 8-9)..... 43
- Preuve par déduction (210 b 9-18)..... 43
- Rien n'est en soi par accident (210 b 18-22)..... 43
- Solutions de quelques difficultés.
- Argument de Zénon (210 b 22-27)..... 44
- Le lieu comme forme ou matière (220 b 27-32)..... 44

DOCTRINE D'ARISTOTE (Ch. IV).

- Quatre axiomes (210 b 32-211 a 7)..... 45
- Ce que doit être la définition du lieu (211 a 7-12)..... 45

Théorie du lieu.

L'essence du lieu.

a. Préliminaires.

- Pas de recherche sur le lieu sans le mouvement (211 a 12-17)..... 46
- Distinction du *mû* par soi et du *mû* par accident (211 a 17-23)..... 47
- L'enveloppe immédiate (211 a 23-29)..... 47
- Le lieu est séparable.
- Thèse (211 a 29-34)..... 47
- Preuve.
- 1^{re} raison (211 a 34-b 1)..... 48
- 2^e raison (211 b 1-5)..... 48

<i>b.</i> Recherche de la définition.	
Les parties de la définition.	
Le genre du lieu.	
Division (211 <i>b</i> 5-9).....	48
Thèse (211 <i>b</i> 9-10).....	48
La forme.	
Raisons (211 <i>b</i> 10-12).....	48
Critique (211 <i>b</i> 12-14).....	48
L'intervalle.	
Raisons (211 <i>b</i> 14-18).....	48
Critique.	
1 ^{re} raison (211 <i>b</i> 18-23).....	49
2 ^e raison (211 <i>b</i> 23-29).....	50
La matière.	
Raisons (211 <i>b</i> 29-36).....	52
Critique (211 <i>b</i> 36-212 <i>a</i> 2).....	52
Conclusion de la 4 ^e solution (212 <i>a</i> 2-7).....	52
La différence.	
Erreurs sur le lieu (212 <i>a</i> 7-14).....	53
L'immobilité du lieu (212 <i>a</i> 14-20).....	53
<i>c.</i> Position de la définition (212 <i>a</i> 20-21).....	54
<i>d.</i> Démonstration par 3 usages de la notion.	
1 ^o 212 <i>a</i> 21-28	54
2 ^o 212 <i>a</i> 28-29	56
3 ^o 212 <i>a</i> 29-31	56
<i>Comment une chose est dans le lieu (Ch. V).</i>	
Comment une chose est <i>simpliciter</i> dans le lieu (212 <i>a</i> 31-32).	57
Comment une chose est <i>secundum quid</i> dans le lieu.	
Comment la dernière sphère est dans le lieu.	
Par ses parties (212 <i>a</i> 32- <i>b</i> 3).....	59
Comment ses parties sont dans le lieu (212 <i>b</i> 3-7)....	59
Le tout est dans le lieu par ses parties (212 <i>b</i> 7-13)...	59
Conclusion (212 <i>b</i> 13-22).....	60
Solution des difficultés (212 <i>b</i> 22-29).....	62
L'accroissement.....	62
Le lieu des limites	62
L'impénétrabilité.....	63
Le lieu du lieu	63
Causes des propriétés naturelles du lieu.	
Le mouvement vers le lieu naturel (212 <i>b</i> 29-33).....	63
Le repos naturel (212 <i>b</i> 33-fin).....	64

IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ
